Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/charlesdellivale01lac

CHARLES D'ELLIVAL

ET

ALPHONSINE

DE FLORENTINO.

M. le Comte de Lacepède qui travaille depuis plusieurs années à terminer les *Ages de la Nature* et quelques autres grands ouvrages, s'est aussi occupé de travaux d'un genre très différent. Il a composé plusieurs Romans que nous allons faire paraître ; les deux premiers sont en vente et se composent :

D'Ellival et Caroline, 2 vol. in-12, prix 5 fr.

Charles d'Ellival et Alphonsine de Florentino, 3 vol. in-12 7 fr. 50 c.

Les deux suivans du même auteur paraîtront en Décembre prochain.

Edmond et Blanche, 2 vol. in-12 5 fr.
Montalbe et Angélique, 1 vol. in-12 2 fr. 50 c.

Ces Romans et ceux que nous annoncerons ensuite du même auteur, auront pour épigraphe ce vers de la Métromanie de Piron

La sensibilité fait tout notre génie.

CHARLES D'ELLIVAL

ET

ALPHONSINE

DE FLORENTINO,

SUITE

D'ELLIVAL ET CAROLINE.

PAR M. LE COMTE DE LACEPÈDE.

La sensibilité fait tout notre génie.
PIRON, *Métromanie*

TOME PREMIER.

LA SCIENCE.

PARIS,

RAPET et C., rue St.-André-des-Arcs, n°. 41

1817.

CHARLES D'ELLIVAL

ET

ALPHONSINE

DE FLORENTINO.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis huit jours, le marquis de Florentino éprouvoit une maladie des plus dangereuses dans le château qui portoit son nom, et qui étoit situé auprès d'Albano, dans le territoire de Rome. Dix mois s'étoient à peine écoulés depuis qu'il avoit perdu sa première femme, morte en donnant le jour à deux jumeaux, un garçon et une fille. Ces deux jeunes

enfans avoient été confiés à une nourrice nommée Marthe, et qui habitoit dans un hameau voisin. Le marquis de Florentino avoit peu regretté la mère de ses enfans ; ne l'ayant épousée qu'à cause de sa grande fortune, il n'avoit jamais eu pour elle qu'une inclination très-légère; et, peu de mois après l'avoir perdue, il s'étoit marié avec madame de Salini, jeune veuve très-peu riche, mais belle, spirituelle, adroite, profondément dissimulée, dévorée par l'ambition, audacieuse dans ses projets, et dont les charmes, la feinte douceur, et la fausse tendresse l'avoient facilement séduit.

La marquise de Florentino avoit eu, de son premier mariage, une fille nommée Constance, qui n'étoit encore âgée que de deux ou trois ans. Elle profita habilement de son empire sur son mari, de la foiblesse naturelle du marquis, et de l'état auquel la maladie l'avoit réduit, pour en obtenir un testament, par lequel M. de Florentino voulut que Constance hérităt

de tous ses biens, si son fils et sa fille mouroient sans postérité.

Le notaire venoit de quitter le château ; le médecin ne donnoit plus d'espérance ; le marquis, sentant que sa fin étoit prochaine, voulut voir ses enfans ; Marthe s'empressa de les lui amener : on les introduisit auprès du mourant, on les approcha de son lit, on les éleva vers lui ; le marquis les bénit, les embrassa, les recommanda à sa femme, et, peu d'heures après, il cessa de vivre.

Madame de Florentino partit pour Rome bientôt après la mort de son mari. Elle emmena avec elle sa fille Constance ; mais elle laissa au château de Florentino Julie, femme de chambre, qu'elle avoit attachée à ses intérêts par ses bienfaits et par des promesses plus grandes encore, et qui avoit obtenu sa confiance par un dévouement sans bornes et une discrétion à toute épreuve.

Elle apprend, par une lettre que lui

écrit son intendant, un événement affreux. La maison de Marthe, qui n'étoit couverte que de chaume, a été brûlée. On ne sait par quel funeste accident l'incendie a eu lieu. Le feu a pris en l'absence de la nourrice et de son mari. La jeune fille de Marthe s'est sauvée. Elle a répandu l'alarme : les voisins sont accourus; mais le vent a rendu tous les secours inutiles. La chambre où étoient les deux jumeaux de feu M. le marquis étoit déjà consumée. On n'a pu retrouver les enfans; on ne doute pas qu'ils n'aient été étouffés et brûlés. Lorsque Marthe et son mari ont été de retour, ils n'ont vu que des monceaux de cendres, des murs noircis et calcinés, et quelques bois encore enflammés. La mort des deux enfans les a réduits au désespoir. On craint pour leur vie; et, d'ailleurs, leur grange est consumée comme leur maison; les produits de leurs récoltes sont détruits; ils sont ruinés pour toujours.

La marquise donne les signes de la douleur la plus vive ; elle repousse toutes les consolations ; elle fait faire les plus grandes recherches ; et aucun résultat de ces démarches ; ne pouvant laisser espérer que les jumeaux aient été sauvés, elle cherche au moins à soulager un peu le chagrin violent auquel elle paroît toujours en proie, en secourant, le plus possible, l'inconsolable Marthe, et en lui donnant toutes les sommes nécessaires pour reconstruire sa maison et réparer ses pertes.

LETTRE

De Julie à madame la marquise de Florentino.

Madame la marquise,

« Vos ordres ont été fidèlement exé-
« cutés. A peine le feu a-t-il commencé
« de faire des progrès dans la maison de
« Marthe, que sa jeune fille effrayée a
« couru, en jetant de grands cris, im-
« plorer le secours de ses voisins. J'ai
« profité d'un moment aussi favorable,
« pour emporter les deux jumeaux. Le
« bois qui touche la maison et que j'ai
« traversé, a empêché que je ne pusse
« être aperçue. Je les ai déposés dans un
« endroit du bois très-touffu, et écarté
« de tout sentier. Je les ai couverts de
« feuilles. J'ai marqué les arbres, pour re-
« trouver l'endroit où je les avois laissés;

« et je suis venue, en faisant un grand « détour, au château, où je n'ai trouvé « que le vieux concierge. Tous les autres « habitans avoient couru au hameau, et « ils sont revenus, désolés, m'apprendre « l'incendie et la perte des enfans de M. le « marquis. J'ai paru à l'instant bien plus « affligée qu'eux; j'ai versé un torrent de « larmes, et je me suis hâtée de me ren- « fermer dans ma chambre, en donnant « tous les signes du désespoir.

« Dès qu'il a été nuit, je suis sortie, « sans être vue, par la petite porte du « parc; je suis retournée au bois, j'ai re- « trouvé les enfans, je leur ai fait boire « du lait que j'avois apporté, je les ai « pris dans mes bras, j'ai marché pendant « une grande partie de la nuit, je me suis « reposée aussi peu que je l'ai pu, et enfin « je suis arrivée, avant le jour, chez une « femme qui demeure dans une maison « isolée, à une petite distance d'un village « voisin de Vellétri. Je lui ai dit, ainsi

« qu'à son mari, que je lui confiois ces « deux enfans; que l'honneur d'une grande « maison exigeoit que leur existence fût « long-temps inconnue; que la crainte « qu'ils ne fussent découverts, obligeoit à « les transférer d'un asile dans un autre; « qu'ils seroient un jour réclamés; que « les soins qu'on prendroit de ces jumeaux « seroient bien récompensés; que j'étois « chargé de leur remettre les cinquante « pièces d'argent que j'avois posées sur leur « table; que je viendrois souvent les re- « voir, et que leur fortune dépendroit « de leur discrétion et de la santé des « enfans. Le mari et la femme ont accepté « mes propositions, et promis le plus « grand secret. Ils ont mis les jumeaux « sur leur lit; je les ai vus s'empresser « autour d'eux; et, les quittant à l'instant, « j'ai pu rentrer au château, et me retrou- « ver dans ma chambre, sans avoir été « vue par personne. Il étoit encore de « bonne heure. Je suis allée chercher les

« habitans du château ; j'ai donné de nou-
« veaux signes d'une douleur cruelle ;
« j'ai dit que je venois d'écrire à madame
« la marquise, pour réclamer sa bienfai-
« sance et sa générosité en faveur de la
« malheureuse Marthe, et j'ai fait partir
« Jude, le postillon, pour vous porter
« ma lettre. »

SECONDE LETTRE

De la même à la même.

Madame la marquise,

« Quel événement! Je ne sais comment « l'annoncer à madame la marquise. Je « suis allée à la maison située du côté du « chemin de Velletri. Je voulois savoir, « par moi-même, quel soin on avoit des « deux jumeaux. J'avois pris toutes les « précautions nécessaires pour ne rien « faire découvrir relativement à ces en- « fans; j'étois seule et à pied. De quel « coup n'ai-je pas été frappée en arrivant! « Le mari et la femme étoient tremblans « et consternés.

« Pendant la nuit précédente, quatre « hommes, déguisés et armés, étoient « entrés dans la maison, avoient menacé « le mari et la femme de les tuer, s'ils

« jetoient un cri et faisoient la moindre « résistance, s'étoient emparés des ju- « meaux, et étoient partis. Trois de ces « hommes étoient restés dans la maison, « une heure après le départ des enfans, « pour empêcher les habitans de cette « chaumière d'aller chercher du secours, « et s'étoient ensuite retirés par différens « chemins, et avec la plus grande vîtesse. « J'ai interrogé le mari et la femme, de « manière à n'avoir aucun doute sur leur « véracité. Ils ont voulu me rendre l'ar- « gent que je leur avois donné, je leur ai « dit de le garder; j'ai déploré avec eux « la destinée de ces innocentes victimes « et de leurs malheureux parens, et je suis « revenue à Florentino, cherchant ce qui « pouvoit être le plus utile au service de « madame la marquise, et n'imaginant « rien de mieux que de lui demander ses « ordres.

CHAPITRE II.

Mathieu Valti, cultivateur des environs de Rome, étoit un ancien serviteur de la maison de Florentino; il étoit né dans le château; le père du marquis qui venoit de mourir, l'avoit tenu sur les fonts de baptême; il n'avoit quitté son service que pour épouser la fille d'un riche villageois qu'il avoit eu le malheur de perdre peu de temps après, et son cœur avoit toujours conservé le plus grand attachement pour la famille de ses maîtres.

Venu au château pendant la maladie du marquis pour lui offrir ses services, il avoit veillé auprès de lui, l'avoit vu mourir, et avoit voulu, avant de repartir pour sa demeure, revoir chez leur nourrice les jeunes petits-fils du bon maître dont il

avoit été le filleul. Il couchoit dans le hameau, chez une de ses anciennes connoissances, le jour du funeste incendie. Il crut, comme tous les habitans du hameau, que les enfans de M. de Florentino avoient péri dans les flammes, et la douleur de ce respectable cultivateur fut bien vive. La nuit suivante, son affliction ne lui permettant pas de dormir, il se leva, sortit de la chaumière de son hôte, et porta ses pas vers la forêt voisine. Il s'avança vers une des parties les plus épaisses. Il entendit le bruit de quelqu'un qui marchoit et le murmure des branchages froissés; il s'arrête et se cache derrière un gros arbre. Il croit apercevoir, malgré l'obscurité qui règne autour de lui, une femme seule qui va aussi vîte que la nuit, le bois et ce qu'elle paroît porter le lui permettent : il entend de petits cris de deux enfans; son cœur palpite; il suit la femme, prend tous les soins nécessaires pour n'être pas découvert par elle, et bientôt

l'entend qui profère quelques mots. Il reconnoît la voix de mademoiselle Julie, l'une des femmes de madame la marquise, ne doute pas que les deux enfans qui se plaignent ne soient les jumeaux du marquis de Florentino, et, saisi d'étonnement et de joie, redouble de précautions, et continue de suivre Julie. Cette dernière arrive à une maison isolée, à une certaine distance de la route de Vellétri, sans avoir aperçu ni entendu Valti qui ne quitte les environs de la chaumière, que lorsqu'il en a vu sortir Julie sans les jumeaux.

Quelques heures après le lever du soleil, Valti trouve un prétexte pour entrer dans la maison isolée, voit les deux enfans, les reconnoît, cache son trouble et son bonheur, et s'empresse d'aller trouver son hôte du hameau. Il réunit chez lui deux autres de ses amis, anciennement dévoués comme lui et comme son hôte à la famille de Florentino, qui lui ont dû

tout leur bien-être, et qui sont prêts à sacrifier leur fortune et leur vie à la reconnoissance qu'ils lui ont jurée. Valti leur raconte ce qu'il a vu, leur communique ses soupçons sur la cause d'un événement aussi extraordinaire, et se concerte avec eux sur les moyens de sauver les enfans de leurs bienfaiteurs. Ils se promettent un secret inviolable, et leur probité ne leur permet pas de douter que leur parole ne soit sacrée.

La nuit qu'ils ont désignée, ils s'arment, se déguisent, vont tous les quatre à la maison isolée, enlèvent les jumeaux qu'ils remettent à Valti, se séparent, se retirent chez eux, et y portent une satisfaction intérieure bien vive, celle que leur fait éprouver le bonheur dont ils espèrent voir jouir un jour les descendans de ceux à qui ils ont eu de si grandes obligations.

Valti s'éloigne de la maison isolée, porte avec ravissement le dépôt qui lui est si cher, et s'empresse d'aller le mettre

en sûreté dans l'asile qu'il a choisi pour ces foibles et malheureuses créatures qui l'intéressent si fortement. Ses trois amis et lui ont réuni tout l'argent dont ils ont pu disposer; et il a l'espérance que cette somme qu'il a convertie en or pourra suffire long-temps au bien-être de ces enfans qu'il se félicite si vivement d'avoir soustraits à une vie bien infortunée, et peut-être à la mort.

Auprès d'Anagni et des sources du Téverone sont des montagnes couvertes de bois touffus. Ils environnent une vaste et antique forêt qu'aucune route ne traverse. On n'y rencontre que quelques sentiers pratiqués par des chasseurs ou des bucherons, et que souvent de hautes herbes, de jeunes pousses et des broussailles effacent presque aussitôt qu'ils sont renouvelés.

Au milieu de cette forêt, habitoient dans une humble cabane un vieux bucheron, sa femme, son fils et sa belle-

fille. Un des amis de Valti avoit eu, dans le temps, quelques relations avec eux, et lui avoit beaucoup vanté leur honnêteté, leurs mœurs patriarcales, leur affection mutuelle, le bonheur dont ils jouissoient au milieu de leur désert, et malgré la médiocrité de leur fortune. C'est à ces bons habitans des bois que Valti désire de confier l'enfance des deux enfans de M. de Florentino. C'est dans cette solitude qu'il espère qu'aucune circonstance ne pourra les faire reconnoître, et qu'il veut les mettre à l'abri de tout danger jusqu'au moment où il lui sera permis de prouver leur naissance, de la publier et de les mettre à même de jouir de leur nom illustre, et des nombreuses terres de leur famille.

Il arrive, à la pointe du jour, à la cabane du bucheron avec le jeune marquis et sa sœur Alphonsine, qu'il avoit portés avec soin. Son ami ignoroit son secret; mais, d'après sa demande, il lui avait

donné une lettre qui le recommandoit au bon vieillard, comme quelqu'un qu'il souhaitoit vivement d'obliger. Le bucheron Thadée (c'étoit ainsi que se nommoit le bon vieillard) lit la lettre, accueille Valti avec cordialité, appelle sa femme et ses enfans. Valti leur dit que les deux jumeaux qu'il leur remet ont besoin d'un asile; que leur existence dépend du secret qui sera observé sur leur conservation et sur leur retraite; qu'ils appartiennent à des parens puissans qui les réclameront aussitôt qu'ils pourront, sans exposer la vie de ces innocentes créatures, révéler leur famille et leurs droits. Il leur donne l'or qu'il avoit pris pour eux, leur promet de leur apporter souvent de nouvelles sommes, et leur demande, avec les instances les plus vives, pour ces pauvres enfans, la discrétion la plus grande, les soins les plus assidus, et la tendresse d'une mère. « Elevez-les, dit-il à Thadée, « comme s'ils étoient les fils de vos fils;

« qu'ils se croient les enfans de vos enfans ;
« nommez le garçon Jean, et la fille Mar-
« guerite ; aimez-les bien ; qu'ils soient
« comme vous, bons et honnêtes ; ils
« vous chériront, et le ciel vous bénira.
« Adieu, Thadée ! comptez, vous et
« votre famille, sur la plus grande recon-
« noissance de la part des parens de ces
« jumeaux : je viendrai vous voir aussi
« souvent que je le pourrai, sans com-
« promettre le secret que je vous recom-
« mande, et qu'il est essentiel d'observer ;
« et je ne laisserai ignorer aux amis de
« ces deux êtres si dignes d'intérêt, rien
« de ce que vous ferez pour leur con-
« servation. »

Thadée, sa femme, sa belle-fille et ses fils promettent de la manière la plus solennelle à Valti, que tous ses désirs seront remplis, que toutes ses recommandations seront exactement observées. « Fiez-vous à notre parole ; nous en pre-
« nons le ciel à témoin ; nous y serons

« fidèles. » — Déjà les quatre habitans du désert de la forêt prennent dans leurs bras Jean et Marguerite, les baisent, les caressent, les adoptent, et la jeune Madeleine, qui n'est mariée avec le fils du bucheron que depuis deux ans, s'empare de Marguerite et de Jean, leur sourit, leur parle, les presse contre son sein, et ne veut céder à personne le plaisir de les soigner. Elle les emporte dans la cabane, les place sur son lit, leur donne du lait, ferme autour d'eux les rideaux pour que le jour ne trouble pas leur sommeil. Les deux jumeaux s'endorment; et Valti, enchanté de ce qu'il vient d'obtenir, remercie le ciel, embrasse le bucheron et son fils, serre la main des deux femmes, regarde les enfans, approche sa bouche de leurs petites mains, essuie de grosses larmes, renouvelle ses prières et ses promesses, annonce de nouveau son retour comme prochain, et s'empresse de partir pour n'éveiller l'attention de personne

par une trop longue absence, et ne faire naître aucun soupçon. Combien son âme est contente ! avec quelle satisfaction il pense à ce qu'il vient de faire pour le sang de ceux à qui il doit tout ! Il arrive dans son habitation ; jamais il n'a revu avec plus de plaisir sa fille, si jeune encore, et qui lui retrace à chaque instant la douce image de Jean et de Marguerite.

CHAPITRE III.

Les deux jumeaux grandissoient cependant sous les yeux de Madeleine qui avoit bientôt conçu pour eux l'affection de la mère la plus tendre. Le ciel ne lui ayant pas donné d'enfans, Jean et Marguerite étoient tout pour elle, et chaque jour elle rendoit grâce à Dieu, ainsi que sa famille, de l'événement si heureux pour eux, qui leur avait donné les deux jumeaux. Valti venoit voir les fils de ses maîtres, aussi souvent qu'il le pouvoit, sans craindre que son absence ne fût remarquée, et qu'on ne recherchât les causes de ses voyages. Pour détourner tous les soupçons, il n'arrivoit à la forêt et n'en repartoit que pendant la nuit; il n'y entroit et n'en sortoit jamais que par des sentiers différens, et souvent au tra-

vers des portions les plus touffues, et où il ne pouvoit rester aucune trace de ses pas. Il donnoit au bucheron tout l'argent qu'il pouvoit réserver pour ce devoir sacré, si cher à son cœur. Mais l'attachement que Jean et Marguerite avoient inspiré à toute la famille du bucheron, et surtout à Madeleine, auroit seul garanti à ces jeunes orphelins les soins les plus tendres et les plus constans. Ils avoient déjà près de sept ans. Ils se ressembloient au point que la différence de leurs habits et celle de leur taille pouvoient seules les faire reconnoître. Tous deux étoient beaux, bien faits, robustes, doux, affectueux, attentifs à plaire à ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de leurs jours. Leurs grands yeux noirs, leurs traits si réguliers, leur blancheur si éclatante, leurs longs cheveux, leur physionomie si expressive, la légèreté de leur démarche, la grâce naturelle de leurs mouvemens, tout en eux attachoit, et les auroit fait regarder avec

admiration. Avec quel plaisir Valti voyoit leur taille se développer, leur force s'accroître, leur santé se fortifier par tous les exercices qui pouvoient convenir à leur âge, et que la nature fait rechercher, par les enfans, avec tant d'ardeur! Ils avoient l'un pour l'autre l'attachement le plus vif; jamais frère et sœur ne s'étoient plus aimés. Marguerite auroit donné sa vie pour son frère, et Jean auroit donné la sienne pour sa sœur; on auroit dit qu'un seul cœur et une seule âme animoient ces deux charmans jumeaux. Souvent ils s'exerçoient à courir, à descendre dans les combes, à gravir contre les rochers; ils cherchoient à se devancer; mais toujours Marguerite veilloit sur Jean, et toujours Jean veilloit sur Marguerite.

Jean avoit un chien qu'il aimoit beaucoup; Marguerite avoit une chèvre à laquelle elle étoit très-attachée. Ces animaux les suivoient dans toutes leurs courses, ou plutôt les jumeaux se plaisoient à les at-

teindre, les devancer ou les imiter, lorsque Fidèle s'élançoit dans les bois, ou lorsque la chèvre grimpoit sur la cime des rocs. Ils soignoient en commun des oiseaux qu'ils avoient élevés, et qui, apprivoisés par leurs petits soins, et familiarisés avec leurs jeux, voltigeoient autour d'eux, se reposoient sur leurs têtes, les accompagnoient, en gazouillant, au milieu des forêts et des bruyères, s'échappoient quelquefois sur les arbres, mais, attachés à leurs jeunes maîtres, les attendoient sur de hautes branches, où les jumeaux, s'aidant avec adresse, et montant avec légèreté, les atteignoient facilement.

Un jour Jean étoit monté jusques à l'extrémité d'un des peupliers les plus élevés de la forêt; enchanté du succès de son agilité et de sa petite audace, il se plaisoit à jouir, sur la cime exhaussée qu'il embrassoit, du sentiment intérieur de sa force naissante et de la beauté du pays qu'il découvroit, lorsque la branche sur

laquelle ses pieds reposoient se casse et se dérobe sous le poids qu'elle soutenoit. L'enfant tombe et reste suspendu à d'autres rameaux, la tête en bas, et à une grande élévation au-dessus du terrain. Jean sentoit que les branches qui le retenoient, alloient céder aussi, et qu'il alloit tomber de la manière la plus dangereuse sur des pointes de rocher, lorsque Marguerite, effrayée du péril que court son frère chéri, s'élance, grimpe contre l'arbre, et, n'écoutant que sa tendresse fraternelle, s'avance, se soutient d'une main, dégage de l'autre son jumeau, l'aide à descendre, et revient à la cabane avec Jean, qui la tient enlacée dans ses petits bras, recevoir les doux reproches et les caresses de Madeleine.

C'est au milieu de ces jeux et de ces petites entreprises, que l'attachement mutuel de Jean et de Marguerite s'accroissoit chaque jour, et que leur vigueur précoce augmentoit avec leur beauté.

Tous les matins, lorsque le soleil s'élevoit au-dessus de la forêt, ils se mettoient à genoux devant une image de Jésus encore enfant, placée auprès du lit de Madeleine. Jean prioit pour sa sœur, Marguerite prioit pour son frère, et tous les deux prioient pour leur mère Madeleine, pour leur père Victor, pour Thadée, pour sa femme, la bonne et vieille Anna, et pour celui qui venoit les voir quelquefois, dont ils ignoroient le nom, mais qui les regardoit avec tant d'intérêt et se détournoit ensuite pour essuyer ses larmes. Leurs jeunes cœurs adressoient à cet enfant céleste, qu'ils avoient sous les yeux, des vœux bien tendres et bien purs; et lorsqu'ils avoient rempli ce devoir si doux pour eux, ils se jetoient dans les bras de Madeleine qui les embrassoit et les conduisoit au jardin.

Lorsque Valti venoit les visiter, il se plaisoit à les voir, avec leurs habits simples mais propres, et leur démarche vive mais

pleine de grâce, aller dans le jardin de Thadée, munis chacun de sa petite bèche, chercher à imiter les travaux de Thadée et de Victor, labourer avec leurs frêles instrumens la superficie d'une terre légère, ou couper les rameaux superflus des arbres destinés à donner du fruit.

CHAPITRE IV.

Dans une des portions les plus sauvages de la forêt, étoit un monticule isolé, couvert de pins et de châtaigniers. Au sommet de ce monticule, terminé par un rocher escarpé, on voyoit un ermitage. Cet asile écarté étoit habité depuis quelque temps par le père Ambroise, dont la physionomie indiquoit les malheurs, les vertus et la bonté. Éloigné de toute ville et même de tout hameau, il n'étoit visité que par quelques infortunés, avec lesquels il partageoit le pain et les fruits qu'on lui apportoit d'Agnani. Des livres garnissoient quelques planches placées contre les murs de sa cellule. Il passoit sa vie à prier, à

méditer, à lire, à parcourir, d'un air triste et rêveur, les combes les plus agrestes, ou les rochers arides, et à faire autant de bien que lui permettoit sa position. Quoique la demeure de Thadée fût assez proche de l'ermitage, les habitans de la cabane ignoroient l'existence de cette retraite. Ce n'étoit que depuis peu de temps qu'un hasard y avoit amené Victor et Madeleine, qui avoient prié dans la chapelle, et avoient été accueillis, avec cordialité, par le père Ambroise.

Madeleine, qui repassoit souvent dans sa mémoire ce que Valti lui avoit dit de la naissance et de la destinée future des jumeaux, voyoit avec peine, ainsi que lui, qu'ils grandissoient, sans recevoir, dans aucun genre, une partie de l'instruction qui leur seroit nécessaire un jour. Son cœur se serroit lorsqu'elle pensoit au moment où ces enfans qui lui étoient si chers, la quitteroient pour aller jouir du sort brillant qui leur étoit destiné. Elle

répandoit alors dans le sein de Victor et de ses vieux parens des larmes bien amères. Mais elle n'en désiroit que plus vivement de tout faire pour le bonheur futur de ses jumeaux. Elle songe à l'ermite, à sa bonté, à ses livres, se confirme dans sa résolution, n'en fait part à personne, se lève de bonne heure, appelle Jean et Marguerite, leur dit qu'elle va leur faire faire une promenade un peu longue dans la forêt, les remplit de joie, les habille avec un soin particulier, les embrasse, prie avec eux devant l'image de Jésus, les mène dans le bois, et les conduit à l'ermitage.

La matinée étoit belle; le père Ambroise, assis sur un bloc de pierre, lisoit à la porte de sa cellule. Madeleine s'avance avec timidité, tenant d'une main Jean, et de l'autre Marguerite; l'ermite la salue, en lui souriant; elle se rassure un peu. — « Mon père, dit-elle à l'ermite, je vous « amène ces enfans, pour que vous priiez « pour eux et que vous les bénissiez. »

— Elle se mit à genoux avec Jean et Marguerite. Le père Ambroise, touché de ce qu'il voit et de ce qu'il vient d'entendre, la relève, considère les jumeaux, est étonné de leur beauté, de leur physionomie, de leur air, de leur ressemblance. — « Ces enfans sont à vous? — Ils ont eu « moi la mère la plus tendre ; ils sont « jumeaux ; le ciel me les a donnés l'un « et l'autre au même instant. Dieu a béni « les soins que mon mari, mon père Tha- « dée, ma mère Anna et moi avons pris « de ces enfans ; ils sont bons, dociles et « actifs; chaque matin ils prient Dieu avec « ferveur ; ils nous chérissent. Mais nous « ne pouvons plus rien pour eux. Un jour « peut-être ils auront besoin d'en savoir « plus que nous ne pouvons leur en ap- « prendre. Un ami de mon père Thadée « nous fait espérer que, dans la suite, ces « deux enfans trouveront un protecteur « généreux et puissant. Nous voudrions « qu'ils fussent dignes de sa bonté. Nous

« avons recours à vous qui êtes si pieux « et si compatissant. Nous vous implorons « pour nos pauvres enfans ; ne rejetez pas « la prière d'une mère ; permettez que ces « jumeaux viennent de temps en temps « vous voir ; donnez-leur quelques leçons: « ils répondront à vos soins de manière « à vous satisfaire ; ils ont un cœur sen- « sible et reconnoissant ; ils vous aime- « ront, vous respecteront, vous hono- « reront comme un second père. Ne me « refusez pas, je vous en conjure. » — L'ermite ne peut retenir ses larmes. Plus il considère ces enfans, et plus il est ému ; leurs traits lui retracent des souvenirs bien chers et bien douloureux ; il les caresse, promet à leur mère d'avoir pour eux l'affection d'un père, de leur montrer ce qui lui paroîtra leur convenir le mieux, de ne rien négliger pour qu'ils soient toujours bons, vertueux et heureux, et de leur inspirer tous les sentimens qui devront les rendre un jour dignes de l'estime

des hommes et des desseins de la providence sur eux.

Madeleine exprime au père Ambroise sa naïve reconnoissance, prend les mains du vieux ermite, les place sur la tête de ses enfans, demande la permission de conduire ses jumeaux dans la chapelle, et, à genoux avec Jean et Marguerite sur les marches de l'autel, elle remercie Dieu de la grâce qu'il vient de leur faire, prend congé du solitaire attendri, et ramène à la cabane les doux objets de sa tendresse et de sa sollicitude.

Le père Ambroise ne cessoit de regarder Jean et Marguerite pendant qu'ils descendoient le monticule; leur figure, leurs petits gestes, le son de leur voix, avoient pénétré jusques au fond de son âme.— « Malheureuse Aurore! » s'écria-t-il; et il se précipita à genoux pour implorer la miséricorde céleste.

Dès le lendemain, les jumeaux, à qui leur mère avoit fait remarquer avec beau-

coup de soin tous les détours qui conduisoient de la cabane à l'ermitage, arrivèrent de bonne heure à la cellule du père Ambroise. Il les mena à la chapelle; et, après avoir invoqué avec eux la divinité, ils allèrent s'asseoir sur un rocher auprès de l'ermitage; et là, à l'ombre d'un vieux châtaignier, le père Ambroise commença à leur donner les leçons qu'il crut les plus analogues à leur âge si tendre encore.

Sa bonté seule l'auroit engagé à chercher les moyens les plus convenables pour les instruire sans les fatiguer, les familiariser avec leurs nouvelles occupations, et leur rendre même leurs recherches agréables, bien loin de les rebuter par des travaux trop supérieurs à la portée de leur esprit. Mais un penchant secret les portoit vers ces enfans, attachoit un grand charme aux soins qu'il leur donnoit, et lui faisoit éprouver une jouissance bien douce dans les progrès de ces intéressans élèves.

Les heureuses dispositions des jumeaux secondoient bien fortement, d'ailleurs, sa constante et si bienveillante attention ; leur intelligence se développoit ; leur mémoire se fortifioit ; leurs idées s'étendoient ; ils apprenoient à les combiner, ils commençoient à comparer les faits que leur présentoient les objets de leurs études ; leur affection mutuelle rendoit les succès de Marguerite si heureux pour Jean, et ceux de Jean si heureux pour Marguerite ! ils trouvoient, lorsqu'ils avoient réussi au gré du père Ambroise, une récompense si douce dans l'approbation du bon ermite à qui ils tâchoient de plaire, et dans les caresses de Madeleine qu'ils aimoient si vivement, que chaque jour leur avancement devenoit plus rapide ; mais ce dont le père Ambroise et Madeleine remercioient surtout le ciel, c'est qu'en devenant plus instruits, ils devenoient meilleurs.

D'un autre côté, Thadée avoit donné

à Jean une petite hache; Marguerite avoit aussi voulu en avoir une ; et souvent tous les deux, se tenant par la main, et la petite hache sur l'épaule, alloient fièrement dans le bois, aider, disoient-ils, Thadée et Victor, et partager leurs pénibles travaux.

CHAPITRE V.

Un jour, Marguerite et son frère, armés de leur hache, et accompagnés l'un de son chien, et l'autre de sa chèvre, voulurent faire une grande promenade dans la forêt. Ils s'égarèrent, s'éloignèrent de plus en plus de la cabane, se trouvèrent extrêmement fatigués, eurent faim, et, ne sachant plus comment se diriger pour regagner leur demeure, s'assirent sur l'herbe dans une clairière, bien tristes, souffrans, et déjà un peu effrayés. Marguerite s'appuyoit sur son frère; Jean soutenoit de son mieux Marguerite. Ils pensèrent à Madeleine, à Thadée, à Victor, à Anna. « Quelle inquiétude va « avoir notre mère! » dirent-ils. « — Et

« Victor, et Anna, et Thadée ! » — Ils se mirent à pleurer. La chèvre broutoit; Fidèle, haletant et couché à leurs pieds, ne cessoit de les regarder. — « Ma « sœur, dit Jean, encore un effort. » Et ils se levèrent, inquiets et incertains; ils s'avancèrent dans plusieurs directions, sans pouvoir reconnoître l'endroit où ils étoient, sans rencontrer aucun sentier.

Ils crurent voir l'herbe un peu foulée; ils suivirent cette espèce de trace, s'enfoncèrent dans un hallier, écartèrent des branches touffues, et se trouvèrent devant un grand bâtiment en ruines. D'abord ils craignirent d'y entrer: s'encourageant cependant l'un l'autre, ils se tinrent par la main, et franchirent le seuil d'une large porte que rien ne fermoit, et dont le couronnement n'existoit plus; ils traversèrent plusieurs cours remplies de décombres; plusieurs des appartemens qui les environnoient, n'avoient plus de toit; les escaliers étoient à demi détruits; quelques

voûtes existoient encore, mais la moindre secousse les auroit renversées ; l'herbe croissoit sur d'anciens pavés de marbre, et tout paroissoit désert.

Les jumeaux étonnés avancent toujours, regardent de tous les côtés, s'arrêtent, écoutent, n'entendent rien, et, le cœur palpitant, continuent leur recherche. Ils parviennent à une vaste chapelle, dont les murailles ne soutiennent plus aucune couverture ; un autel délabré est placé dans le fond ; Jean et Marguerite s'en approchent au milieu des tombes enfoncées, dont les pierres, déplacées en désordre, laissent voir des restes d'ossemens. Un tombeau, plus conservé et plus élevé que les autres, est auprès du sanctuaire ; Jean voit sur ce tombeau un pain et des fruits secs ; il s'empresse de les montrer à sa sœur, les prend, les lui offre, en mange avec elle, et tous deux tombent à genoux pour remercier la divinité. Pendant qu'ils prient, Jean jette les yeux sur une ins-

cription que le tombeau présente, et qui n'est pas encore entièrement dégradée; il la montre à sa sœur, et, en s'aidant mutuellement, ils parviennent à en lire plusieurs mots : le nom de *Florentino* est un de ces mots qu'ils peuvent lire; mais ce nom ne peut encore éveiller dans leurs âmes, ni aucun sentiment, ni aucun souvenir.

La curiosité avoit suspendu un moment leur inquiétude; mais bientôt tout redoubla leur anxiété et le désir de se retrouver dans la cabane maternelle. Le soleil étoit très-bas : si la nuit les surprenoit dans les bois, et loin de leur asile, quelle peine ne ressentiroient pas leurs parens qui ne les verroient pas revenir? Il s'en falloit de beaucoup que leur faim fût apaisée; mais ils ne veulent pas différer davantage de se remettre en route; ils prennent un morceau de pain, s'encouragent, examinent le soleil, tâchent de se rappeler de quel côté ils l'avoient quand

ils sont partis de la cabane, cherchent ensemble vers quels arbres ils doivent se diriger, et, suivis de Fidèle et de la chèvre favorite, ils s'enfoncent de nouveau dans la forêt. L'espérance et la crainte se succèdent dans leurs jeunes cœurs qui battent avec force. Au bout de quelque temps, Fidèle s'arrête, flaire, aboie et disparoît derrière un buisson. La nuit approchoit; un sourd gémissement se fait entendre; les jumeaux étonnés ne savent quel parti prendre : l'idée d'un grand danger se présente à eux pour la première fois; fuiront-ils du côté opposé au buisson? Mais ce gémissement qui les a émus doit avoir été proféré par quelqu'un qui souffre et qui a besoin de secours; ils suivent Fidèle; ils voient étendue par terre une vieille femme exténuée de fatigue et mourante d'inanition. La faim les tourmentoit bien vivement; mais ils n'y pensent plus, et s'empressent de donner à cette pauvre femme, qu'ils s'efforcent de re-

lever et de soutenir sur son séant, le morceau de pain qu'ils avoient trouvé sur le tombeau des ruines, et qu'ils alloient manger lorsqu'ils avoient entendu le gémissement. Ce secours eût bientôt rendu à la vieille femme, qui n'avoit rien pris depuis long-temps, assez de forces pour essayer de continuer sa route; Jean et Marguerite furent ravis. Pleine de reconnoissance, elle leur demanda leurs noms. Ils lui dirent qu'ils étoient les petits fils de Thadée, le bûcheron, et les fils de la bonne Madeleine; qu'ils s'étoient égarés; qu'ils ne savoient comment regagner leur cabane. Elle connoissoit la cabane de Thadée, elle leur en indiqua le chemin; et, après avoir remercié Dieu et les aimables jumeaux, elle se releva, et, appuyée sur son bâton, elle alla vers sa demeure, qui n'étoit pas très-éloignée. Jean et Marguerite vouloient l'accompagner; mais elle ne le voulut pas, pour qu'ils pussent plus promptement tranquil-

liser leur mère ; et, suivant la direction qu'elle leur avoit montrée, ils arrivoient à une assez petite distance de la cabane, lorsqu'ils rencontrèrent Madeleine qui venoit au-devant d'eux. Elle avoit résolu de leur faire bien des reproches ; mais elle étoit si heureuse de les revoir, qu'elle oublia tout, excepté le plaisir qu'elle avoit.

CHAPITRE VI.

Les jumeaux alloient presque tous les jours chez le père Ambroise, dont l'affection pour eux ne cessoit de s'accroître. Leurs progrès l'étonnoient et l'enchantoient; toutes les qualités qui se développoient dans leurs âmes aimantes, le touchoient profondément; et la manière dont ils répondoient à ses soins, étoit pour lui une consolation bien douce, au milieu de ses peines secrètes et de ses tristes souvenirs.

Un soir Jean et Marguerite revenoient un peu tard de l'ermitage; Fidèle n'étoit point avec eux, la chèvre seule les avoit accompagnés; Jean avoit sa hache qu'il aimoit à porter, mais Marguerite n'avoit pas la sienne. Un loup affamé sortit tout

d'un coup d'un hallier voisin du sentier, et voulut se jeter sur la chèvre qui s'élança et lui échappa un moment, mais qu'il alloit enlever, lorsque Marguerite, sans penser qu'elle étoit sans armes, se précipita entre le loup et sa chèvre chérie. L'animal furieux veut saisir Marguerite; Jean, plus rapide que l'éclair, s'avance, frappe le loup de sa hache, lui ouvre le crâne, et l'étend à ses pieds. Il se retourne triomphant et radieux, voit sa sœur pâle et tremblante pour lui, près de se trouver mal et de tomber par terre; à son tour il pâlit et tremble, il la serre dans ses bras, ils se rassurent l'un l'autre, et finissent par se témoigner une reconnoissance bien douce, par s'embrasser, par rire et par caresser la pauvre chèvre, qui, sans eux, auroit été dévorée.

CHAPITRE VII.

Depuis long-temps, les jumeaux parloient souvent entre eux du grand château qu'ils avoient visité, des galeries détruites, de la chapelle ruinée, de l'autel délabré, des tombes renversées, du pain qu'ils avoient trouvé sur un tombeau, et qui leur avoit été si utile, ainsi qu'à la pauvre femme qu'ils avoient eu le bonheur de secourir. La famille de Thadée ne leur avoit rien appris à ce sujet; Thadée et Victor avoient eu occasion de passer auprès des ruines; ils les avoient parcourues, mais ils n'y avoient rencontré personne, et ils n'avoient jamais été à même de demander quelques éclaircissemens au sujet des anciens maîtres du grand château. Le père Ambroise avoit

écouté avec attention les récits de Jean et de Marguerite; le pain l'avoit frappé; mais il n'avoit jamais entendu parler de ces ruines, et les sentimens religieux, tristes et mélancoliques qui l'occupoient presque sans cesse, ne laissoient guère de place à la curiosité.

Les jumeaux désiroient vivement de revoir ces ruines; ils en avoient formé le projet, et, le jour qui leur paroît le plus favorable pour l'exécution de leur dessein, ils sortent de bonne heure, appellent Fidèle, prennent leurs haches, et suivent le sentier où ils ont rencontré Madeleine, qui venoit au-devant d'eux le jour où, égarés dans le bois, ils ont vu le château ruiné.

Ils parviennent sans peine au buisson derrière lequel ilsont éprouvé une jouissance si douce, en secourant la vieille femme; ils se plaisent à s'y reposer; ils reconnoissent aisément ensuite les différentes parties de la forêt qu'ils avoient

traversée en revenant des ruines; Fidèle qui les précède, les reconnoît plus facilement encore, n'hésite pas, et leur sert, pour ainsi dire, de guide; ils arrivent enfin à la grande porte des bâtimens ruinés. Ils vont droit à la chapelle; ils veulent aller prier auprès de ce tombeau sur lequel la bonté céleste leur a fait trouver un pain, dans le moment où il leur étoit si nécessaire; mais à peine sont-ils à genoux auprès de ces marbres, qu'un murmure de Fidèle paroît leur annoncer une apparition extraordinaire. Ils se relèvent, se tiennent par la main, veulent sortir de la chapelle; quel n'est pas leur étonnement, en trouvant fermée la porte du vestibule par lequel ils étoient entrés, et en faisant de vains efforts pour l'ouvrir! Fidèle paroissoit très-agité, et continuoit de faire entendre son espèce de murmure, ou plutôt de cri plaintif. Les jumeaux commencèrent à se repentir de leur entreprise; ils ne sentirent que trop com-

bien ils avoient mal fait, en ne parlant de leur projet à aucun de leurs parens. Ils se regardent, s'encouragent cependant, se serrent l'un contre l'autre, et, ne voyant plus d'issue pour eux qu'au travers du château, ils se déterminent à en parcourir les vastes appartemens. Jean passe le premier, Marguerite le suit, ils tiennent leurs haches levées ; Fidèle ne les quitte pas ; ils suivent une longue galerie, parcourent plusieurs pièces à demi-détruites, arrivent aux pieds d'un grand escalier couvert de décombres, le montent, s'arrêtent, examinent, continuent de s'avancer vers la partie de la forêt qu'ils ont suivie en venant, et qu'ils reconnoissent de loin au travers de larges brèches, marchent sur des voûtes près de s'écrouler sous leurs pieds ; et, au moment où ils croient n'avoir plus qu'à descendre pour se trouver hors des ruines, une porte s'ouvre auprès d'eux, et ils voient à leurs côtés une grande femme pâle, maigre,

mais encore très-belle, vêtue d'une robe blanche, et qui, à leur aspect, reste immobile d'étonnement.—« Qui êtes-vous, « leur dit-elle ? — Deux petits enfans du « bûcheron Thadée. » — Malgré leur crainte et leur trouble intérieur, les jumeaux montroient du calme et du courage ; Jean surtout s'efforçoit de paroître tranquille, serroit la main de sa sœur, et retenoit Fidèle qui grondoit. — « Où de- « meurent vos parens? — Dans la forêt, « à deux lieues d'ici, du côté du cou- « chant, » répondit Jean avec douceur et fermeté. — La grande femme les considéroit avec attention, et plus elle les regardoit, plus elle paroissoit émue. — « Qui vous amène au milieu de ces ruines? « — Nous les voyons pour la seconde « fois. Nous nous étions égarés dans le « bois ; nous tombions de faim et de fa- « tigue ; nous avons découvert ce châ- « teau, visité la chapelle, trouvé sur une « tombe un pain qui nous a sauvé la vie ;

« nous avons désiré, ma sœur et moi, « de revoir cette chapelle, et d'y remer- « cier Dieu du secours que sa bonté nous « y avoit fait trouver. » — La voix de Jean attendrissoit la dame inconnue. — « Com- « ment vous nommez-vous? — Jean. — « Et vous, ma fille? — Marguerite. » — Elle prit la main de Marguerite et ensuite celle de Jean. — « Comme vous vous « ressemblez ! — On nous l'a dit plus « d'une fois; nous sommes jumeaux. — « Comme vous ressemblez à.... ! » — La dame essuya quelques larmes. — « Entrez, « mes enfans, dans la chambre que j'ha- « bite, n'ayez aucune crainte. » — Elle les fit asseoir auprès d'elle sur un vieux sopha presque en lambeaux. — « Vous « n'avez pas d'autre nom que Jean et « Marguerite? — Non, madame. — Votre « père, comment se nomme-t-il? — « Victor. — Et votre mère? — Madeleine. « — Habitez-vous depuis long-temps dans « la forêt? — Depuis notre naissance. —

« Etes-vous heureux ?—Notre mère nous « aime tant, nos parens sont si bons, que « nous n'avons rien à désirer. » — Marguerite regardoit la dame; et, malgré la maigreur de l'inconnue, elle croyoit distinguer quelques traits de son frère, et elle étoit bien aise de regarder la dame. « — Voyez-vous quelquefois des étran- « gers dans la cabane de votre mère ? — « Bien rarement; un seul vient de temps en « temps visiter nos parens qui lui témoi- « gnent beaucoup d'amitié. Notre mère « surtout paroît l'aimer beaucoup. Il nous « regarde toujours avec attendrissement, « s'informe, avec le plus grand soin, de « ce qui nous intéresse, ma sœur et moi, « nous apporte ce qui peut nous plaire, « nous suit dans nos jeux, et ne nous « quitte qu'à regret.—Quel est son nom ? « — On ne nous l'a jamais dit. — Et sa « demeure ? — Nous l'ignorons. — Est- « il vieux ? — Ses cheveux sont blancs « comme ceux de notre grand-père Tha-

« dée. Il paroît cependant moins âgé. » Un rayon d'espérance brilloit de temps en temps sur la figure de l'inconnue ; mais il disparoissoit bientôt sous les signes d'une tristesse profonde. Elle éprouvoit néanmoins un charme secret qu'elle n'avoit pas ressenti depuis bien des années. — « Vous paroissez élevés avec soin ; savez-« vous lire?—Oui, madame, dit Margue-« rite. — Qui vous l'a appris? — Le père « Ambroise, un respectable ermite, dont « l'asile est dans cette forêt, sur le sommet « d'un rocher ; nous lui avons de grandes « obligations.—Il n'a pas d'autre nom, le « père Ambroise? — Nous ne lui en con-« noissons pas d'autre. » — La dame ne se lassoit pas d'avoir ces jolis enfans auprès d'elle. Elle ne put résister au penchant qui l'entraînoit vers eux; elle embrassa Marguerite, elle embrassa Jean, elle pleura sur eux, les embrassa encore, et ne cessoit de les regarder — « Avez-vous « lu, mon fils, dit-elle à Jean, l'inscription

« du tombeau sur lequel vous avez trouvé « du pain ? — Nous avons lu quelques « mots ; le nom de *Florentino* est le seul « que nous ayons retenu. » — La dame tressaillit. — « Nous aimons à le répéter, « il nous rappelle un moment où nous « étions bien souffrans, et où le ciel a eu « pitié de nous. » — La dame le serra de nouveau dans ses bras. — « Allez, mes « enfans, ne donnez pas d'inquiétude à « votre mère ; quittez ces ruines, prenez « ce pain et ces fruits, souvenez-vous de « la dame Blanche ; venez quelquefois la « visiter ; elle aura besoin de vous revoir ; « engagez votre mère à venir avec vous. « Adieu, mes enfans, que le ciel vous « comble de ses bénédictions ! priez-le « pour la pauvre dame Blanche. »

Les jumeaux se séparent d'elle avec peine ; ils la saluent avec affection, ils lui baisent les mains, ils lui promettent de revenir la voir ; et, en s'engageant dans la forêt, ils se retournent plusieurs fois

vers la dame Blanche, qui les a conduits jusques à l'entrée du bois. Elle les suit des yeux; et, lorsque les branches des arbres et les détours de la route ne lui permettent plus de les voir, elle se retrouve bien plus triste encore qu'à l'ordinaire.

Elle rentre à pas lents dans sa demeure, se jette sur un siége et y reste long-temps pensive. — « Malheureuse Aurore! dit-« elle enfin, j'ai eu un moment de bon-« heur. Ces enfans, si beaux, si doux, si « aimables m'ont retracé des traits bien « chers. Il étoit comme Jean, lorsque je « le vis pour la première fois. Il avoit son « air, sa démarche, le même son de voix. « J'ai cru voir le premier regard d'Amé-« dée, ce premier regard qui décida de « mon sort, lorsque Jean a tourné vers « moi ses yeux si expressifs, et que sa « bouche m'a souri. Ah! que je vais payer « cher cet instant d'illusion et de félicité! « Amédée! Amédée! tu ne m'as pas aban-

« donnée. Du haut du séjour céleste, tu « t'intéresses toujours à ton infortunée Au- » rore, tu compatis à son malheur : ah ! « quand viendra le moment où elle te » rejoindra, où elle te reverra, bien aimé « de son cœur, pour ne plus cesser de te « voir ? Bien des années se sont écoulées « depuis que tu m'as délaissée sur cette « terre devenue pour moi une affreuse « solitude. Tu ne reconnoîtrois plus ton « Aurore ; mais tu retrouverois tout son « amour. Il est toujours ardent, ce feu qui « me consume depuis l'instant où tu reçus « ma foi et où tu me donnas la tienne. « O mon Dieu ! quand m'accorderez-vous « de rejoindre mon Amédée ?.... Et ces « enfans, qui m'ont émue, que je vou- « drois revoir, qu'un sentiment secret « me dit que je dois aimer, qui sont pres- « que le portrait vivant de mon Amédée, « sont-ils-bien les fils de Thadée ? sont-ils « nés dans la forêt ? n'ont-ils été élevés « que par un pauvre ermite ? Ils se croient

« les fils de Madeleine; ils ne connoissent,
« ils ne chérissent qu'elle; mais, si jeunes
« encore, leur auroit-on confié un secret
« important? Quelle seroit leur famille?
« quel motif les auroit fait élever en secret
« et sous des noms supposés au milieu
« d'une forêt presque déserte? Jamais ma
« curiosité n'a été aussi excitée. Je vou-
« drois les revoir; je voudrois voir leur
« mère. Il lui sera difficile de garder son
« secret avec moi..... La cabane de Tha-
« dée est de ce côté. Il me sera aisé d'en
« trouver le chemin. J'irai voir Made-
« leine et les jumeaux.... Oh! non, je ne
« sortirai pas de ces ruines. Aurore doit
« rester au milieu de ces tombes. Elles
« sont le monde entier pour elle..... Je
« questionnerai la vieille femme qui vient
« de temps en temps pourvoir à mes be-
« soins..... Non, je ne compromettrai
« pas le sort de ces innocentes créatures.
« Je ne livrerai pas ces enfans si intéres-
« sans à des ennemis peut-être implaca-

« bles.... Ils reviendront ; ils me l'ont dit ;
« ils m'amèneront leur mère : ma curio-
« sité sera peut-être satisfaite, et du moins
« elle ne leur aura fait que du bien. » —
Elle dit, et retomba dans sa sombre rêverie.

CHAPITRE VIII.

Cependant, les jumeaux suivoient la route qu'ils avoient déjà parcourue deux fois. Ils s'entretenoient de la dame Blanche ; ils désiroient de la revoir bientôt ; ils espéroient lui amener leur mère.

Ils avoient déjà dépassé le buisson de la vieille femme, et ils n'étoient plus qu'à une petite distance de la cabane. Mais la nuit approchoit : ils cotoyoient une chaîne de rochers escarpés, lorsque, du fond d'un précipice, une voix plaintive parvient jusqu'à eux. Un vieillard, qui avoit fait un faux pas, qui n'avoit pu se retenir, et qui avoit roulé jusqu'au pied des roches, imploroit le secours de ceux dont il entendoit les pas. Jean et Marguerite ont bientôt trouvé le moyen de parvenir, par

quelques légers détours, jusqu'au fond du précipice. Le vieillard étoit blessé à la tête; les jumeaux vont chercher de l'eau dans une marre voisine, lavent la blessure, étanchent le sang, déchirent leurs mouchoirs, bandent la plaie, relèvent doucement le vieillard, le soutiennent et le dirigent vers la cabane de Thadée où leurs parens s'empresseront de lui donner de nouveaux secours.

Quelques heures auparavant, Valti étoit arrivé à la cabane; et, impatient de revoir les jumeaux qui lui étoient plus chers que sa vie, il va les chercher dans le bois. Le hasard lui fait prendre le sentier par lequel ils reviennent, soutenant de toutes leurs forces un vieillard dont la tête est entourée de linges ensanglantés, l'aidant à marcher, le portant, pour ainsi dire, autant que leur âge peut le leur permettre, et ne pensant qu'à lui éviter le plus de peine et de douleur qu'ils peuvent lui épargner. Valti les regarde tout ému,

admire leur bon cœur, court les aider dans leurs soins pieux, et, chargé avec eux de ce fardeau sacré, rentre dans la cabane où le vieillard reçoit de l'humanité de Thadée, d'Anna, de Victor et de Madeleine, tous les soulagemens qu'ils peuvent lui donner.

Lorsque les jumeaux sont tranquilles sur la blessure du vieillard, ils s'empressent d'exprimer à Valti, avec leur naïveté et leur grâce ordinaire, tout le plaisir qu'ils ont à le revoir. Valti ne sait comment concilier cette sorte de respect qu'il porte au sang de ses bienfaiteurs, avec la crainte de trahir leur secret, et le désir si vif de leur témoigner tout ce qu'il sent pour eux.

Madeleine les joint et leur dit que le vieillard continue de dormir du sommeil le plus tranquille. Jean leur raconte alors tout ce qui est arrivé à sa sœur et à lui dans le vieux château. Il leur parle de la dame Blanche; il leur rapporte tout ce

qu'elle leur a dit, toutes les caresses qu'elle leur a faites; il leur montre les fruits qu'elle leur a donnés; il n'oublie pas le désir qu'elle a témoigné de les revoir et de voir leur mère. Madeleine regarde Valti que sa tendre sollicitude pour les jumeaux fait d'abord hésiter, mais qui ensuite, par un pressentiment qu'il croit heureux, ne désapprouve pas que les jumeaux retournent aux ruines, qu'ils y conduisent leur bonne mère; il demande seulement de les y accompagner, et cet arrangement ne convient pas moins à Madeleine qu'à ses enfans.

CHAPITRE IX.

Valti avoit été frappé du nom de *Florentino* que Jean avoit lu sur une des tombes du vieux château, et qu'il sembloit aimer à répéter. Il ne doutoit pas que ces ruines n'eussent fait partie des propriétés de la famille de ses anciens maîtres. Il imaginoit que la dame Blanche appartenoit à leur famille ; sûr de sa discrétion, il espéroit que son entrevue avec cette dame pourroit n'être pas inutile aux intérêts des jumeaux.

Dès le surlendemain, Jean, Marguerite, Madeleine et Valti partent pour les ruines. Les jumeaux en retrouvent le chemin sans peine. Ils traversent les cours, et vont droit à la chapelle. Tout ce que Madeleine voit la remplit d'étonnement. Valti considère avec le plus grand soin

tout ce qui reste encore de cette habitation si grande et autrefois si magnifique. Il remarque en plusieurs endroits les armes de la maison de Florentino. Il est ému ; mais il ne communique son observation à personne. En entrant dans la chapelle, les voyageurs voient la dame Blanche assise auprès de l'autel sur une colonne renversée. Elle les aperçoit, reconnoît les jumeaux, va à eux, les embrasse. — « Vous êtes Madeleine, dit-« elle à leur mère. — Oui, madame, « répondit la jeune femme que le son de « voix et la physionomie affectueuse de la » dame Blanche venoient de rassurer. — Et « vous, monsieur? — Je suis un ancien « ami de Thadée et de sa famille; j'ai « désiré d'accompagner Madeleine. — Ces « jumeaux sont vos enfans, madame? » — Madeleine hésite; Valti la regarde. « — Chaque jour je remercie Dieu de me « les avoir donnés. — Quel âge ont-ils? « — Quinze ans. — Quinze ans . . . . . !

« J'avois des neveux qui étoient aussi « jumeaux ; un accident funeste me les a « enlevés bientôt après leur naissance. »

La dame Blanche se détourne pour essuyer ses larmes. Valti ne doute plus qu'elle ne soit de la maison de Florentino ou de celle de Volenta dont étoit la mère des jumeaux. Il ne sait comment cacher tout ce qu'il éprouve ; il se contraint cependant ; il y va du bonheur et peut-être de l'existence de ces pauvres enfans.

Plus il entend la dame Blanche, et plus sa voix le touche; plus il la regarde, plus il croit distinguer sur sa figure, des traits de feu la marquise ; les jumeaux lui paroissent aussi ressembler à la dame Blanche.

Elle caresse de nouveau Jean et Marguerite. « — Vous n'avez pas d'autres en- « fans ? — Non, madame. — Comment se « nomme votre mari ? Victor Arborati. « — Et vous, monsieur, où demeurez- « vous ordinairement ? — Auprès de

« Rome.—Le nom de Florentino n'est-il « jamais parvenu jusqu'à vous? — Par- « donnez-moi, madame, comme un des « noms les plus honorés. — Il ne reste « plus personne de cette famille? — Je « l'ai ouï dire, madame. — Le dernier « marquis avoit eu aussi deux jumeaux? » — Valti ne repond rien. — « Ils ont péri « bien jeunes..... un affreux incendie..... « ils ont été étouffés au milieu des flam- « mes..... innocentes créatures, elles sont « maintenant auprès de Dieu, elles prient « pour nous. » — Elle prend la main de Jean et celle de Marguerite, et elle s'at-tendrit. Les jumeaux pleurent et la ca-ressent; Madeleine pleure aussi; Valti vivement oppressé, mais se contenant avec effort, et tâchant de ne montrer qu'une douce compassion. — « Ces ju- « meaux, dont vous déplorez encore la « perte, étoient-ils, madame, petits-fils « de M. le comte Amédée de Florentino? — A l'instant la dame Blanche perd con-

noissance, et tombe dans les bras de Jean et de Marguerite, qui jettent un cri d'effroi, et la soutiennent avec l'intérêt le plus tendre. Madeleine et Valti la secourent; elle rouvre les yeux. — « Qui a « prononcé le nom d'Amédée? Depuis « combien d'années la voix de la malheu- « reuse Aurore de Volenta l'a seule fait « entendre dans ce désert!» — Sa vue est terne, sa raison paroît égarée, elle se tait, son cœur palpite avec violence, elle répète les noms d'Amédée et d'Aurore.

Son agitation diminue, cependant, insensiblement; un peu de calme paroît revenir dans son cœur, le désordre de ses idées cesse; et, sans aucun souvenir de la question de Valti, ni de sa réponse, elle serre étroitement dans ses bras, qui tremblent encore, et Jean, et Marguerite; elle les couvre de baisers; elle les inonde de ses larmes. — « Madame, dit- « elle à Madeleine, en lui tendant la « main, vous voyez combien ces enfans

« me sont chers, ne me privez pas du
« plaisir de les voir souvent ; qu'ils vien-
« nent dans cette retraite visiter la triste
« dame Blanche ; elle veillera sur eux,
« comme vous-même ; elle ne peut plus
« avoir que des illusions pour soulager
« son cœur ; ne lui refusez pas celle qui
« la séduit, lorsqu'elle les voit, lorsqu'elle
« les entend. Quel charme elle a pour
« elle ! Quelle consolation leur vue ré-
« pandra sur la fin d'une vie qui bientôt
« sera éteinte..... bientôt je mourrai
« comme celui..... ils sont morts, les
« Florentino ; ils ont péri, les jeunes ju-
« meaux : ah ! que ceux-ci vivent et pros-
« pèrent ; qu'ils fassent long-temps votre
« bonheur ; que l'adversité ne les atteigne
« jamais ; et, lorsqu'ils viendront dans
« cette enceinte, qu'ils ne me retrouve-
« ront plus, que je reposerai dans ce
« tombeau refermé sur moi, qu'ils se
« souviennent de l'infortunée.... de l'in-
« fortunée dame Blanche, de celle qui

« les aura tant aimés ; qu'ils bénissent sa « mémoire, touchent sa tombe, et de- « mandent au ciel que rien ne trouble la « paix dont elle jouira ! Mes enfans, vous « reviendrez, n'est-ce pas ? vous revien- « drez souvent ? Madame, vous me le « promettez ? Et vous, ombres douces et « heureuses de ces jeunes Florentino, « que le berceau n'a pu garantir du souffle « embrasé de la destruction ; ombres pai- « sibles, qui, peut-être en ce moment, « voltigez invisibles autour des cendres « de vos pères, recevez ce tribut d'affec- « tion et de regrets, que je vous rends « auprès des froides reliques de nos « aïeux, dans la personne de ces aimables « enfans, vos vivantes images. Si la mort « ne vous avoit pas ravis à ma tendresse, « vous seriez de leur âge ; vous auriez « leurs traits, leur port, leur voix tou- « chante ; protégez-les du haut des cieux, « veillez sur leur destinée, je vous les « recommande du fond de mon cœur ;

« eux seuls m'auront donné quelques mo-
« mens de calme et de soulagement. » —
Son exaltation étoit au comble ; ses yeux animés se tournoient vers les nuages qui passoient au-dessus de la chapelle découverte, et au milieu desquels elle sembloit chercher les neveux qu'elle ne croyoit pas presser contre son sein. Les jumeaux et Madeleine embrassoient ses genoux ; Valti, prosterné sur une pierre funéraire, est près de tout déclarer à la dame Blanche, ou plutôt à la tante de Jean et de Marguerite. La prudence l'arrête cependant, et lui ordonne de différer son aveu encore pendant quelque temps. Il surmonte tous les sentimens dont il est agité; et, parvenu à découvrir tout ce qu'il désiroit de savoir, ne doutant pas qu'un jour Aurore de Volenta ne dût être utile aux jumeaux, mais ne voulant encore réclamer d'elle aucun appui, il baise avec respect les mains de la dame Blanche, et se retire, ainsi que Madeleine, Jean et

Marguerite. Madeleine ne peut exprimer sa sensibilité à tout ce qu'elle vient d'entendre, qu'en demandant à la dame Blanche la permission de la serrer contre son cœur, et les jumeaux ne pourroient s'arracher d'auprès de la dame inconnue, si, en se séparant d'elle, ils ne suivoient leur excellente mère.

Aurore va avec les habitans de la cabane jusqu'à une certaine distance des ruines, reçoit de nouveau leur promesse de revenir bientôt au vieux château, et ne rentre dans son enceinte solitaire que lorsqu'elle ne peut plus les voir.

Pendant le retour à la maison de Thadée, les jumeaux alloient devant leur mère, se tenant par la main, mais se parlant peu, et fortement occupés de la dame inconnue. Valti rêvoit à ce qu'Aurore pourroit faire pour ses neveux, et Madeleine commençoit à éprouver bien vivement la crainte d'être, avant peu de temps, séparée des deux enfans qui lui étoient si

chers. Elle les regardoit en silence ; son cœur étoit gros ; ses yeux étoient humides. — « Bientôt je ne les verrai plus ; ils ne « sont pas destinés à être toujours les fils « de la pauvre Madeleine ; on viendra les « chercher ; on les emmenera ; ils s'en « iront bien loin ; ils ne reviendront plus ; « je ne recevrai plus leurs innocentes ca- « resses ; je n'entendrai plus leurs voix si « douces me nommer leur mère ; je n'au- « rai plus d'enfans. Ah ! que deviendra « la pauvre Madeleine ? Une autre sera « leur mère ; une autre jouira de leurs « embrassemens ; et s'ils souffrent, s'ils « deviennent malheureux, ce n'est pas « Madeleine qui les soignera, ce n'est « pas Madeleine qui les consolera. Ah ! « mon Dieu ! que deviendra la pauvre « Madeleine ? » — Et, en arrivant, elle se retira dans sa petite chambre, triste, inquiète, désolée ; et, depuis ce moment, elle ne voyoit plus ses enfans qu'un pressentiment secret ne comprimât son cœur.

PREMIÈRE LETTRE

Du père Ambroise au commandeur d'Andrésy.

« Mon cher commandeur, reconnoî-
« trez-vous l'écriture d'un ancien ami qui
« rappelle avec une reconnoissance bien
« vive l'affection que vous lui avez té-
« moignée pendant qu'il étoit encore
« très-jeune ? Il y a déjà bien des années
« que le bruit de la mort du comte Amé-
« dée de Florentino est parvenu jusqu'à
« vous. Il vit cependant encore ; il sait
« tous les regrets que votre amitié vous
« a inspirés, lorsque vous avez cru qu'il
« avoit péri ; et, de la retraite où il
« espère terminer sa vie infortunée, il
« s'empresse de vous parler de tous les
« sentimens qu'il vous avoit voués, et
« qu'aucune circonstance n'a pu affoiblir.

« Le hasard a fait qu'un de vos amis,
« M. de....., voyageant dans les environs
« de la vaste forêt, au milieu de laquelle
« est placé mon asile, s'est égaré dans le
« bois qu'il vouloit traverser. Il est venu
« dans ma cellule se reposer et demander
« de quel côté il devoit se diriger pour
« retrouver sa route. Je l'ai reçu ; je l'ai
« conduit; il m'a raconté ses voyages ; il
« m'a parlé de vous; il m'a appris dans
« quel endroit vous avez fixé votre séjour.
« Je lui ai tu mon nom ; je lui ai caché mes
« aventures funestes ; mais il a dû s'aper-
« cevoir aisément du tendre attachement
« que vous m'avez inspiré. J'ai pensé que
« l'ami de ma jeunesse ne m'auroit pas
« oublié ; qu'il apprendroit avec intérêt
« que j'existe encore ; que l'histoire de
« tout ce que j'ai éprouvé le toucheroit.
« J'ai besoin de la raconter cette histoire.
« Depuis combien de temps je désirois
« d'épancher mon cœur dans celui d'un
« ami ! Seul, dans un désert, avec ma

« douleur, je soupirois après ce soulage-
« ment des âmes ulcérées, la confidence
« de ses maux, et leur partage par une
« véritable et compatissante amitié. Mais
« j'ignorois ce qu'étoit devenu celui qui
« m'avoit traité comme un frère; j'igno-
« rois où il passoit sa vie, où il pourroit
« recevoir l'expression de mon attache-
« ment, le témoignage de ma confiance,
« le récit de mes longues souffrances. Le
« voyageur que le hasard m'a amené, m'a
« donné ces renseignemens, objets si cons-
« tans de mes vœux. Je me hâte d'en
« profiter; et, bien sûr de trouver dans
« vos réponses les seuls adoucissemens
« que je puisse espérer pour mes chagrins,
« je vais vous confier tous les secrets d'une
« vie que vous avez vue bienheureuse, et
« qu'ensuite des événemens terribles ont
« rendue bien infortunée. C'est l'histoire
« du comte Amédée que mes différentes
« lettres renferment; mais c'est le père
« Ambroise qui seul correspondra avec

« vous, mon cher commandeur, et c'est « à lui seul que vous répondrez.

« Vous rappelez-vous cette fête brillante « que l'on donna à Rome la veille du jour « où vous fûtes obligé de quitter cette « capitale? Ce fut au milieu de cette fête « que je reçus vos adieux et vos embras- « semens. Jeune chevalier de Malte, vous « partiez pour aller faire vos caravanes. « Je ne vous ai pas revu depuis, mon « cher commandeur. Peu de temps après « que vous fûtes sorti de la salle du bal, « j'y vis entrer une jeune personne dont « la beauté, la grâce et l'air de douceur « attirèrent tous les regards. Sa mère la « conduisoit. La princesse de Santan- « gélo, qui donnoit la fête, lareçu t de « la manière la plus gracieuse. Un mur- « mure d'approbation suivoit ses pas; on « se pressoit pour la voir; et lorsqu'on « l'avoit vue, on vouloit la voir encore. « A peine fut-elle assise, qu'on se pressa « autour d'elle, et on sut bientôt dans

« toute la salle que cette demoiselle si « jeune, si belle, et dont toutes les ma- « nières annonçoient l'éducation la plus « soignée, étoit Aurore de Volenta, fille « unique de feu le marquis de ce nom, « et dont la fortune répondoit à sa haute « naissance.

« Dès le premier moment où j'aperçus « Aurore, un feu secret s'alluma dans « mon cœur : je ne connoissois encore ni « son nom, ni sa naissance, ni l'opulence « de sa famille, et je m'étois déjà dit « qu'elle seule pourroit me donner le « bonheur. Je perçai avec peine le cercle « d'admirateurs qui l'environnoit; je m'ap- « prochai d'elle. J'allois lui offrir ma main « pour une contredanse : elle jeta un re- « gard sur moi, rougit, parut éprouver « un léger trouble, baissa les yeux; je « perdis la tête; je balbutiai quelques mots « d'une voix très-basse et en m'inclinant « profondément. Elle me comprit, accepta « mon hommage sans me regarder, se

« leva; et, prenant ma main, suivant « l'usage, se laissa conduire à sa place et « s'avança avec la grâce d'une nymphe, « mais avec une sorte d'embarras modeste « qui la rendoit encore plus charmante. « Je lui parlai peu pendant la danse; elle « me répondoit à peine; mais combien « mes yeux lui peignirent l'amour qui « s'allumoit si vivement dans mon âme! et « lorsqu'ils rencontroient les siens qu'elle « détournoit, j'aurois pu croire, si j'avois « moins aimé, que toute espérance ne « devoit pas être bannie de mon cœur.

« En la reconduisant auprès de sa mère, « j'osai serrer sa main; je la sentis trem- « bler, et un sentiment de joie céleste « s'empara de tout mon être.

« Un de mes parens me présenta à la « marquise; mon nom en étoit connu; « elle m'accueillit avec beaucoup de po- « litesse, fit un grand éloge de ma fa- « mille, me parla de mon père et de ma « mère dont elle avoit, dans le temps,

« bien déploré la perte : j'essayai de lui « demander la permission de lui faire ma « cour ; elle me le permit ; je la remer- « ciai avec beaucoup de reconnoissance, « mais je n'osai pas rester plus long-temps « auprès d'elle ; j'ignorois si mon amour « seroit approuvé ; je craignois de le trahir. « Je m'éloignai d'Aurore et de sa mère ; « mais, pendant tout le reste de la soirée, « je ne voulus danser avec personne. Je « me plaçai dans un coin d'où je pouvois « suivre tous les mouvemens d'Aurore : « je ne voyois qu'elle ; quelquefois je me « persuadois qu'elle me cherchoit des « yeux, qu'elle me regardoit sans peine, « et j'étois ravi.

« Le bal finit, j'eus l'adresse de me « trouver assez près de la marquise pour lui « offrir ma main. Je la conduisis jusques « à sa voiture : lorsque Aurore y monta, « je crus la voir me sourire, et je rentrai « chez moi transporté. Je ne pus fermer « l'œil ; mais quelle nuit je passai ! J'étois

« dans l'enchantement, et toutes les illu-
« sions de l'espérance m'environnèrent.
« J'ai bien souffert, mon cher comman-
« deur, depuis cette nuit si heureuse ; et
« le souvenir en est encore gravé dans
« mon âme en traits de feu. »

SECONDE LETTRE.

Du même au même.

« Dès le lendemain, je me présentai « chez la marquise ; elle étoit sortie avec « Aurore. Quelques jours après, je fus « plus heureux. La marquise me reçut fort « bien ; elle parut aise de me revoir. Au- « rore brodoit auprès d'une fenêtre ; il « me sembla qu'elle rougissoit en me « voyant entrer. Je m'assis auprès de la « mère ; ma conversation parut ne pas « lui déplaire. Il vint du monde ; je m'ap- « prochai d'Aurore ; j'avois trop de choses « à lui dire pour savoir par où commencer. « Son embarras étoit égal au mien. On « proposa des parties de jeu : choisi pour « celle de la marquise, je ne pus, avant « l'heure à laquelle on se retira, que re- « garder souvent Aurore qui jouoit loin

« de moi, et que j'entendis quelquefois « accuser de distraction.

« J'étois allé au spectacle ; j'aperçus, en « entrant, la marquise et sa fille dans une « loge. Je crus pouvoir aller les joindre. « Ces dames me reçurent avec un air de « bienveillance qui m'encouragea. Je me « trouvai assis derrière Aurore qui étoit « à côté de sa mère. Plusieurs scènes pa- « rurent la toucher beaucoup ; son émo- « tion m'enhardit ; je lui parlai de ma- « nière à ne lui laisser aucun doute sur « mes sentimens : elle ne me répondit « rien, mais soupira, me regarda, sourit, « et donna de nouvelles larmes au sort « de l'héroïne de la pièce.

« La semaine suivante, j'arrivai chez « la marquise au moment où elle alloit à « la promenade avec sa fille. Avec quel » empressement j'acceptai l'offre qu'elle « voulut bien me faire de les accom- « pagner ! Je montai dans leur voiture. « Lorsque nous descendîmes, un vieux

« ami de la maison donna le bras à la « marquise ; je le donnai à Aurore. Que « la promenade me parut courte ! Jé dé- « clarai mon amour à Aurore ; je lui dis « que le don de son cœur et de sa main « pouvoit seul faire le bonheur de ma vie ; « que sans elle l'existence me seroit in- « supportable. Elle fut très-émue, hésita « très-long-temps, rougit beaucoup, et, « retenue par cette timidité enchanteresse « d'une affection naissante et pure comme « la vertu, à peine put-elle me dire d'une « voix très-basse, mais avec un accent que « je crois encore entendre, *c'est à ma « mère que vous devez vous adresser.* « J'allois alors de moi-même, et sans faire « aucune attention à ce qui nous entou- « roit, me jeter à ses pieds, lorsque la « marquise se retourna, et nous remon- « tâmes en voiture.

« Nous étions au commencement de « l'automne. La marquise partit pour la « campagne avant que j'eusse pu la sup-

« plier de m'unir à celle que j'adorois.
« Le château d'un de mes amis étoit
« voisin de celui de la marquise. Je m'y
« rendis dès le lendemain ; et, sans dire
« mon secret à mon ami, je le suivis chez
« madame de Volenta. Aurore, en me
« revoyant, éprouva un trouble qui me
« remplit de joie et d'inquiétude : elle
« l'attribua à une légère indisposition, et
« bientôt personne n'y pensa. La mar-
« quise me traita au moins avec autant de
« bonté qu'à Rome. On alla dans le parc.
« Je trouvai le moyen de dire à Aurore
« que j'allois demander à sa mère de dé-
« cider de ma vie ou de ma mort. Elle
« me sourit avec une douceur angélique.
« Je suppliai la marquise de m'accorder
« un moment d'entretien particulier. Elle
« me mena dans une salle de verdure.
« — Madame, lui dis-je en tremblant,
« dans quelques momens Amédée sera
« le plus heureux ou le plus malheureux
« des hommes. Vous connoissez ma fa-

« mille et ma fortune. J'ai perdu mes « parens ; je ne dépends plus que de moi. « Je n'ai pu voir votre admirable fille « sans l'adorer. Elle est la plus belle des « jeunes Romaines ; mais les vertus que « vous lui avez inspirées, m'ont encore « plus charmé que la beauté qu'elle tient « de vous. Vous allez prononcer sur mon « sort. Ah ! Madame, que je vive, et « que je vous doive le bonheur suprême ! « — Je me précipitai aux genoux de la « marquise. — Relevez-vous, comte, me « dit madame de Volenta, en souriant « et avec beaucoup de bonté. Votre de- » mande m'est agréable : dès le premier « moment où vous avez vu ma fille, je me « suis aperçu de l'impression qu'elle faisoit « sur vous. Je verrai avec plaisir ma fa- « mille alliée à la vôtre. Je rends justice « plus que personne à toutes vos qualités. « Je vous accorde la main de ma fille ; « rendez-la aussi heureuse qu'elle le « mérite. Vous connoissez ma mauvaise

« santé. Avant peu de temps, je ne pour-
« rai plus veiller sur son bonheur; je vous
« le confie. — Je restois aux genoux de la
« marquise, je les pressois, je ne savois
« si je veillois, j'étois dans une sorte
« d'extase, et je ne pouvois proférer au-
« cune parole. Madame de Volenta me
« témoigna beaucoup de bienveillance;
« elle me conduisit au château, et me
« présenta à Aurore, que nous trouvâmes
« seule dans le salon. — Ma fille, lui dit-
« elle, M. le comte de Florentino me
« demande votre main; vous connoissez
« mon estime pour lui, vous savez si je
« désire votre félicité; c'est à vous de pro-
« noncer. — Aurore faillit à se trouver
« mal; mais surmontant son trouble : —
« Ma mère, votre fille n'aura jamais
« d'autre volonté que la vôtre. — Et elle
« se jeta dans ses bras, et elle laissa tomber
« de douces larmes sur son sein maternel;
« et, sans me regarder : — Monsieur, j'o-
« béis sans peine aux ordres de ma mère;

« vous m'aiderez à faire son bonheur, et « je vous devrai plus que la vie. — Je lui « baisai la main avec un transport qui ne « parut pas déplaire à la marquise; ma- « dame de Volenta m'appela son fils, et « il fut décidé qu'avant trois mois je serois « l'heureux époux de la femme la plus « accomplie.

« Depuis cette époque, je voyois Au- « rore tous les jours, je lui jurois une « ardeur éternelle; elle m'avoit dit qu'elle « m'aimoit; on commençoit à s'oc- « cuper des préparatifs de notre ma- « riage; je croyois toucher au comble de « la félicité, lorsqu'un jour, au moment « où je sortois pour aller chez Aurore, « j'appris que la marquise, qui depuis « quelques jours étoit revenue à Rome, « avoit été pendant la nuit attaquée d'une « maladie aussi grave que soudaine. Je « courus chez elle, la fièvre étoit violente, « les medecins montroient de l'inquié- « tude, Aurore se désoloit: le délire sur-

« vint dès le lendemain, et, malgré tous « les soins d'Aurore et toute l'habileté « des médecins, nous perdîmes, au bout « de quelques jours, la meilleure et la « plus respectable des mères. Rien n'égala « le désespoir d'Aurore. La voix de l'a- « mour le plus tendre ne pouvoit apaiser « sa douleur affreuse.

« Lorsque le temps eût un peu calmé ses « chagrins, je demandai à son tuteur, le « comte Albert de Volenta, de confirmer « le don de la main d'Aurore, que feu « la marquise avoit daigné me faire. Il me « refusa. Aurore réunit en vain ses ins- « tances aux miennes, presque tous nos « parens et amis le pressèrent en vain de « consentir à une union dont le bonheur « d'Aurore et le mien paroissoient dépen- « dre, qui présentoit les liens les mieux « assortis, et que l'on devoit regarder « comme le dernier vœu et la volonté « sacrée de madame de Volenta. Le comte « Albert fut inflexible ; il destinoit sa

« pupille à son fils le comte Antoine, et « rien ne put ébranler une résolution que « le désir de voir son fils jouir de l'im- « mense fortune d'Aurore avoit inspirée « à son âme intéressée et ambitieuse.

« Aurore étoit encore loin de sa majo- « rité; mais elle n'avoit pas besoin de me « promettre une constance que me ga- « rantissoient la tendresse qu'elle avoit « pour moi, et son respect pour les vo- « lontés de sa mère. Son tuteur lui dé- « fendit de me voir : je trouvai aisément « le moyen de l'entretenir de mon amour, » de mes vœux impatiens, de ma peine « cruelle. Le comte Albert la força à se « retirer dans un couvent situé dans la « campagne et aux environs de Rome, « et dont l'abbesse, parente du comte « Albert, avoit promis de ne laisser voir « à Aurore que les personnes qui lui se- « roient désignées par le tuteur.

« Aurore auroit regardé comme le plus « grand des malheurs d'épouser son cousin

« le comte Antoine. Sa mère, qui le mé-
« prisoit et qui l'auroit haï, si la haine
« avoit pu entrer dans son cœur, avoit
« depuis long-temps recommandé à Au-
« rore de n'avoir aucune relation avec
« lui, et pouvant, d'ailleurs, se fier à
« sa discrétion, elle lui avoit confié tout
« ce qu'elle savoit de ses vices. D'un autre
« côté, elle se regardoit, en quelque
« sorte, comme mon épouse, d'après le
« choix de sa mère. La marquise avoit
« reçu, avoit béni nos saintes promesses,
« et, pendant sa terrible agonie, ses der-
« niers regards paroissoient se tourner
« avec plaisir sur son Aurore et son Amé-
« dée, à genoux, à côté l'un de l'autre,
« auprès de son lit de mort. Elle parvint
« à m'écrire avant de partir pour le cou-
« vent où on la contraignoit à se renfer-
« mer. Elle me fit connoître le nom de
« cette maison où rien ne pourroit ébran-
« ler la foi qu'elle m'avoit donnée sous
« les yeux de la mère la plus tendre et la

« plus vénérée. Elle me promit de me « donner ou de me faire donner de ses « nouvelles aussi souvent qu'elle le pour- « roit, m'engagea à m'occuper sans cesse « des jours plus heureux qui nous atten- « doient, et me conjura de calmer une « douleur qui ajouteroit une peine trop « vive à toutes celles qu'elle éprouvoit.

« Combien de fois je baisai cette lettre « d'Aurore; je l'arrosai de mes larmes, « je la relus, la baisai, la relus encore, « et la mis sur le cœur du plus fidèle des « amans. »

TROISIÈME LETTRE

Du même au même.

« La princesse de Santangélo avoit une « sœur religieuse dans le couvent de « Sainte-Agathe. Elle l'aimoit beaucoup, « lui écrivoit très-souvent, et en rece- « voit très-fréquemment des lettres; elle « étoit proche parente d'Aurore, et avoit « été fort liée avec la marquise. Le refus « que le comte Albert avoit fait de son « consentement à son mariage, le traite- « ment qu'il faisoit éprouver à mademoi- « selle de Volenta, et les démarches qu'il « avoit faites pour engager sa pupille « à épouser le comte Antoine, avoient « d'autant plus blessé la princesse de « Santangélo, qu'elle avoit partagé très- « vivement le désir qu'avoit la marquise « de me voir uni à sa fille, et qu'ayant un « grand attachement pour Aurore qu'elle

« avoit vu naître, elle avoit insisté très-
« fortement auprès du tuteur pour qu'il
« cessât de contrarier le vœu le plus cher
« de madame de Volenta. Elle recom-
« manda Aurore à sa sœur, avec le plus
« grand intérêt, et cette bonne religieuse,
» d'après les prières pressantes et très-
« souvent renouvelées de la princesse,
« non-seulement ne négligeoit rien pour
« rendre le séjour du cloître moins désa-
« gréable à Aurore, mais faisoit encore
« parvenir à la princesse, dans les paquets
« qu'elle avoit la constante habitude de
« lui adresser, les lettres qu'Aurore écri-
« voit à l'amie et la confidente de feu sa
« mère, et que la princesse s'empressoit
« de me communiquer. Ce fut par le
« moyen de cette excellente madame de
« Santangélo, que, pendant plusieurs
« mois, Aurore reçut l'expression de l'a-
« mour le plus tendre et le plus fidèle, de
« la douleur chaque jour plus vive que me
« causoit son absence, du désir le plus

« ardent de passer bientôt du malheur que « j'éprouvois, au sort le plus heureux, et « qu'elle ne cessa de chercher à me ras- « surer sur la foi qu'elle m'avoit donnée.

« J'allois souvent dans l'église du cou- « vent de Sainte-Agathe. J'y assistois aux « offices ; je tâchois en vain d'apercevoir « Aurore au travers des voiles et des « grilles du chœur des religieuses. Je n'a- « vois pas vu mon amante depuis qu'elle « étoit entrée dans le monastère ; je crus « un jour distinguer sa voix parmi celles « des religieuses et des pensionnaires qui « chantoient des hymnes : j'eus un mo- « ment d'un bien grand bonheur ; mais « cette illusion si douce fut bientôt éva- « nouie, mon cœur ne fut pas trompé « long-temps, et une tristesse profonde « s'empara de moi. Je restai à genoux « dans le fond d'une chapelle, entière- « ment livré à une sombre rêverie ; l'obs- « curité commença de régner dans le « temple ; celui qui vint fermer la porte

« de l'église ne me remarqua pas, et lors-
« que, cessant de m'abandonner à mes ré-
« flexions mélancoliques, je sortis comme
« d'une espèce de sommeil, je vis que
« j'étois renfermé dans le temple, et que
« je ne pourrois en sortir que le lende-
« main. Ce vaste édifice n'étoit éclairé que
« par une lampe qui brûloit au milieu du
« sanctuaire. J'éprouvai, dans la situation
« où étoit mon âme, une jouissance sin-
« gulière d'être seul au milieu des ténè-
« bres, si près de celle que j'adorois, et
« dans cette même église où chaque jour
« elle venoit prier, et peut-être faire des
« vœux pour celui que sa mère, en mou-
« rant, lui avoit donné pour époux. Que
« n'aurois-je pas tenté pour la voir seule-
« ment un instant! Je m'assis sur un banc,
« en pensant à ma destinée. Mon imagi-
« nation s'exalta, et fit concevoir à mon
« amour un projet bien extraordinaire,
« mais que le hasard favorisa.

« En cherchant avec soin les différentes

« issues qui pouvoient conduire de l'église
« dans l'intérieur du couvent, je trouvai
« une porte qui céda facilement, et je
« me trouvai dans une sacristie. Ma main
« rencontra une bougie que j'allai allumer
« à la lampe du sanctuaire. Revenu dans
« la sacristie, j'y vis un grand tour destiné
« à faire passer, du monastère dans la sa-
« cristie, et de la sacristie dans le monas-
« tère, les riches et amples ornemens dont
« on se servoit dans les fêtes solennelles.
« Je touchai le tour dont on avoit oublié
« de tirer le verrou, je sentis qu'il tour-
« noit sous ma main. Mes regards tombè-
« rent sur de longues tuniques suspendues
« contre le mur ; je m'empressai d'en re-
« vêtir une qui, n'étant retenue par au-
« cune ceinture, traînoit autour de moi ;
« je couvris ma tête d'un de ces voiles
« blancs que l'on réunit toujours aux
« tuniques, je me blottis dans le tour, je
« le fis tourner, j'en descendis, tenant
« toujours la bougie allumée, et je re-

« connus que j'étois dans la sacristie in-
« térieure. Je m'avançai vers le cloître ;
« il étoit immense ; j'en parcourus une
« grande partie ; il étoit désert et silen-
« cieux. Une lampe, placée à l'extrémité,
« répandoit une clarté bien foible ; une
« sorte d'horreur religieuse commençoit
« à s'emparer de moi, mon entreprise me
« parut alors bien téméraire ; je me repentis
« de mon imprudence, mais j'étois déjà
« bien avant dans la maison ; un pressen-
« timent me disoit que je pourrois voir
« Aurore, et je ne voulus pas reculer.

« Un large escalier se présenta à moi,
« je le montai lentement, ma tête toujours
« enveloppée dans le voile, et ma longue
« robe blanche s'étendant en plis très-
« alongés. Je ne rencontrai personne. Je
« m'arrêtai, je n'entendis rien. J'étois
« parvenu au bout d'un dortoir immense,
« à peine éclairé par une foible lumière
« suspendue à la voûte.

« A une assez grande distance de moi,

« j'aperçus une clarté assez vive, qui ve-
« noit d'une chambre dont la porte étoit
« ouverte. J'hésitai; mais, bientôt rassuré
« par les vêtemens qui me couvroient et
« qui me donnoient l'air d'un fantôme,
« je me décidai à aller vers cette clarté.
« Une religieuse étoit morte la veille; son
« corps étoit exposé dans une chapelle
« intérieure, au milieu de cierges dont
« la clarté se répandoit dans le dortoir.
« Les religieuses et les pensionnaires se
« relevoient pour que plusieurs pension-
« naires et plusieurs religieuses priassent
« toujours auprès d'elle. J'arrivai à la
« porte. Quel ne fut pas mon saisissement
« lorsque je reconnus Aurore à genoux
« parmi les pensionnaires! La clarté de
« ma bougie, et le petit bruit que je fai-
« sois, malgré toutes mes précautions,
« attirèrent les regards des dames et des
« demoiselles qui prioient. Elles se tour-
« nèrent vers moi, crurent voir l'ombre
« de la religieuse morte la veille, jetèrent

« un grand cri, et tombèrent la face
« contre terre. Aurore seule montra plus
« de courage. Je m'approchai d'elle, et
« lui dis le plus bas possible : — N'ayez
« aucune crainte, Amédée a voulu vous
« voir un moment ; depuis long-temps
« votre éloignement le rendoit trop mal-
« heureux, il vous adorera éternellement,
« et jamais il ne doutera de votre ten-
« dresse. — Je serrai la main d'Aurore,
« qui pressa doucement la mienne, et,
« le cœur plein de joie, je sortis de la
« chapelle. Je suivis de nouveau le dor-
« toir, j'entendis, en passant devant les
« cellules, les lamentations des religieuses
« que les cris avoient effrayées, qui appe-
« loient du secours, et qui n'osoient ni
« sortir, ni même se lever; je descendis
« le grand escalier, je me retrouvai dans
« le cloître ; je le parcourois de nouveau,
« et j'étois près de la sacristie intérieure,
« lorsque l'abbesse, qui venoit de faire
« sa visite, et qui se retiroit seule dans

« son appartement, se présenta à moi ; à « peine m'aperçut-elle, que, criant avec « force, elle se précipita à genoux toute « tremblante. Le mouvement qu'elle fit « éteignit ma bougie ; son effroi en fut « augmenté ; et, pendant qu'elle invo- » quoit avec ferveur tous les anges du « ciel, je parvins à regagner à tâtons la « sacristie intérieure, à ressortir par le « tour, à remettre la bougie, la tunique et « le voile aux places où je les avois pris, et « à aller me cacher dans la chapelle la plus « profonde, derrière le plus grand con- « fessionnal.

« L'agitation que je ressentois m'em- « pêcha de dormir. Le jour vint, on ouvrit « la porte de l'église, on sonna la prière, « quelques personnes pieuses entrèrent « dans le temple, et je me retirai chez « moi sans avoir été remarqué. »

NEUVIÈME LETTRE

Du même au même.

« J'avois su, par la princesse de Sant-
« angélo, qu'Aurore passoit presque les
« soirées chez l'abbesse qui avoit pris une
« grande affection pour elle, et se plai-
« soit beaucoup à la voir. Depuis long-
« temps je n'avois pu l'entretenir de mon
« amour que par la correspondance de la
« princesse. L'appartement de l'abbesse
« donnoit sur une terrasse très-élevée,
« qui n'étoit séparée de la grande route
« que par un jardin dont les murs étoient
« vieux. Je choisis une nuit bien sombre :
« il étoit plus de dix heures ; la tempéra-
« ture étoit très-douce ; on avoit ouvert
« les fenêtres de l'appartement de l'ab-
« besse. Je parvins facilement à escalader
« les murs du jardin qui n'étoient pas très-
« hauts, et dont les pierres dérangées

« formoient des espèces d'échelles. Je me « plaçai contre la terrasse ; j'avois ma « guitare ; et, radoucissant ma voix le « plus possible, je chantai, en m'accom- « pagnant, un air qu'Aurore aimoit beau- « coup, et dont je ne prononçai pas les « paroles qui exprimoient la passion la « plus vive, et qui auroient trop éveillé « l'attention des religieuses. L'abbesse, « toujours frappée de l'apparition du « cloître, se persuada que c'étoit l'ombre « qui l'avoit tant effrayée, qui faisoit en- « tendre sous ses fenêtres ces sons inarti- « culés, ces plaintes touchantes. Elle fut « consternée, n'osa faire aucun mouve- « ment, et eut bien de la peine à laisser « aller sur la terrasse Aurore, qui avoit « bientôt reconnu ma voix ; elle s'approcha « du parapet, me jeta, sans rien dire, une « bague qu'elle tira de son doigt, rentra « dans l'appartement, et n'augmenta pas « peu les craintes de l'abbesse, en lui di- « sant qu'elle n'avoit pu rien voir ni rien

« entendre. Je baisai avec transport la « bague d'Aurore ; et, plein de joie, de « reconnoissance et de bonheur, je re- « passai par-dessus le mur, et je revins « à Rome.

« Plusieurs jours après, j'étois allé me « promener dans un bois très-solitaire, « assez voisin du couvent de Sainte-Aga- « the, et où j'aimois à errer seul en pen- « sant à Aurore, à notre inquiétude et à nos « espérances. Je m'enfonçai dans la partie « la plus touffue. Je me reposai dans une « espèce de grotte basse, étroite et si- « nueuse. Je parvins jusque dans le fond ; « je m'y assis. Je crus apercevoir derrière « un bloc de pierre l'entrée d'un souter- « rain. Je m'en approchai. Je ne m'étois « pas trompé. Je fis quelques pas dans cette « excavation ; mais l'obscurité profonde « qui y régnoit, me força à revenir dans la « grotte. Je réfléchis sur cette découverte ; « je retournai chez moi, et je résolus de « parcourir avec des lumières cette route

« souterraine qui me paroissoit pouvoir « me conduire au couvent de Sainte- « Agathe.

« Je rentrai en effet dans la grotte dès « le lendemain, lorsque la nuit fut venue. « J'avois un briquet ; j'allumai deux bou- « gies, et je descendis dans le souterrain. « Je marchai pendant long-temps, quel- « quefois me trouvant sous une voûte « naturelle assez élevée, et d'autres fois « obligé de me baisser beaucoup pour « pouvoir passer ; je recontrai une grille « de fer si ancienne et si usée, que je « n'eus pas beaucoup de peine à la faire « tourner sur ses gonds. Une sorte de « torrent rapide barroit le passage ; mais « des quartiers de rochers placés assez près « l'un de l'autre, et qui formoient une « cascade dont le bruit retentissoit au loin « sous les voûtes, servoient en même « temps à traverser le torrent. Mes bou- « gies s'éteignirent ; je les rallumai par « le moyen de mon briquet. Je parcou-

« rus encore de longs circuits, et j'étois « près de me décourager, de regarder « ma recherche comme vaine, et de re- « venir sur mes pas, lorsque je me trou- « vai dans une espèce de galerie garnie « de niches à demi-détruites, et qui « n'étoit séparée que par une porte qui « céda facilement à mes efforts, d'un ca- « veau funéraire, autour duquel étoient « placés plusieurs cercueils. Je montai un « escalier, et je me trouvai dans la por- « tion la plus écartée et la plus ombragée « d'un jardin qu'à la clarté des étoiles « je reconnus pour appartenir au cou- « vent de Sainte-Agathe, dont l'église et « les grands bâtimens étoient devant moi. « Quelque vague que fût la satisfaction « que j'éprouvai, elle étoit très-vive. Je « brûlois d'envie de chercher à rencontrer « Aurore, à lui parler, à lui exprimer « toute ma tendresse. Mon amour même « m'arrêta. Je craignis de nuire aux inté- « rêts d'Aurore et aux miens plutôt que

« de les servir. Je descendis dans le ca-
« veau ; j'y pris les bougies que j'y avois
« laissées. Je suivis de nouveau le sou-
« terrain sinueux ; et, rentré chez moi,
« je m'occupai des meilleurs moyens de
« rendre la découverte que je venois de
« faire, utile à l'objet constant de tous
« mes vœux.

« Sans oser dire mon secret à la prin-
« cesse, je l'engageai à prévenir Aurore
« de l'espoir que j'avois de la voir bientôt ;
« je me déguisai en femme ; je pris le cos-
« tume d'une fille de service ; j'avois, sous
« cet habit, l'air assez jeune pour que
« l'illusion fût complète : j'avois appris
« par Aurore et la princesse que le jardin
« au bout duquel se trouvoit l'escalier du
« caveau, étoit précisément celui où se
« promenoient les pensionnaires depuis
« deux heures jusqu'à trois. Dès une
« heure et demie, j'entrai dans le souter-
« rain ; je le suivis assez rapidement à l'aide
« de mes bougies ; je traversai le torrent,

« la galerie, le caveau où je laissai les « lumières qui devoient servir à mon re- « tour ; je montai dans le jardin, et, fai- « sant le tour de quelques massifs qui « aboutissoient à l'entrée du caveau, je « me trouvai assez près d'un groupe de « jeunes personnes qui avoient commencé « leur promenade. Je m'approchai d'elles « d'un air timide et les yeux baissés, et « je leur demandai, en dénaturant ma « voix, si elles n'avoient pas vu made- « moiselle Aurore à qui j'avois à parler « de la part de madame l'abbesse. Elles « me montrèrent un cabinet de verdure « dans lequel elles me dirent qu'Aurore « étoit seule et lisoit. J'y courus ; un signe « que je lui fis au moment où j'arrivai « près d'elle, l'empêcha de s'écrier et de « se trahir en me reconnoissant. Je lui « renouvelai tous mes sermens ; elle me « renouvela toutes ses promesses ; je lui « parlai du souterrain ; elle me dit qu'elle « venoit d'apprendre la mort de son tu-

« teur, et que le comte Antoine, son fils,
« vouloit qu'elle quittât le couvent de
« Sainte-Agathe pour aller dans un mo-
« nastère situé dans les Apennins, et où
« tout lui faisoit craindre qu'elle n'eût à
« éprouver de bien grandes persécutions.
« Je lui proposai de profiter du souterrain
« pour l'enlever à la tyrannie du comte
« Antoine ; une voiture, que j'escorte-
« rois, la conduiroit chez une de mes
« vieilles parentes, respectable veuve,
« dans le château de laquelle elle seroit en
« sûreté jusques au moment de sa majo-
« rité ; je lui demandai la permission de
« tout arranger pour l'exécution de ce
« projet ; je lui dis que la princesse de
« Santangélo approuveroit et favorise-
« roit sa fuite ; je combattis toutes ses
« objections ; je lui parlai de mon amour,
« de mon éternelle reconnoissance, du
« malheur affreux qui nous menaceroit,
« si elle refusoit l'asile que je lui offrois
« chez la plus vénérée des femmes ; je

« rappelai les dernières volontés de la « marquise ; j'invoquai l'ombre sacrée de « sa mère ; et, lorsqu'elle eut enfin cédé « à mes instances, et consenti au seul « projet qui pouvoit garantir notre bon- « heur, je pris congé d'elle, sans oser « tomber à ses pieds, de peur d'être « aperçu ; je repris l'air et la contenance « d'une jeune fille ; je passai auprès de « quelques religieuses qui me regardè- « rent, mais ne me dirent rien, et je dis- « parus derrière les massifs, d'où, sans « être vu, je descendis dans le caveau, « la galerie et le souterrain.

CINQUIÈME LETTRE

Du même au même.

« Je m'empressai, dès le lendemain,
« d'aller voir la princesse ; elle approuva
« notre arrangement ; j'écrivis à ma pa-
« rente, qui se hâta de me répondre et
« de me faire connoître avec quelle im-
« patience elle attendoit Aurore ; je ne
« négligeai rien pour accélérer le plus
« possible les préparatifs nécessaires pour
« la délivrance de mademoiselle de Vo-
« lenta, et pour sa prompte arrivée chez
« ma parente ; tout paroissoit favoriser le
« succès de notre entreprise, et la prin-
« cesse avoit prévenu elle-même Aurore
« du jour et de l'heure auxquels elle de-
« vroit être prête à partir, et se trouver
« dans le jardin voisin du caveau. Mal-
« heureusement Aurore, entraînée par la

« bonté de son caractère, avoit accordé « son intérêt et beaucoup d'affection à « une jeune personne qu'elle avoit trou- « vée dans le monastère, que l'on disoit « très-pauvre et très-malheureuse, et qui « avoit paru s'attacher beaucoup à ma- « demoiselle de Volenta, et se consacrer, « pour ainsi dire, à son service. Cette « jeune personne, aussi dissimulée et « aussi méchante qu'on la croyoit sincère « et bonne, avoit eu des relations avec le « comte Antoine, et avoit conservé une « correspondance secrette et assidue avec « lui. Elle ne lui laissoit rien ignorer de « ce qu'il pouvoit désirer de savoir; elle « avoit, par ses feintes caresses et son « prétendu dévouement, obtenu la con- « fiance d'Aurore, qui, fâchée de se sé- « parer d'elle, lui avoit révélé le projet « de sa fuite, et lui avoit proposé de la « suivre et de ne jamais la quitter. Elle « avoit paru accepter avec la plus grande « reconnoissance l'offre généreuse d'Au-

« rore, s'étoit jetée dans ses bras, et lui « avoit juré un attachement éternel et « sans bornes; mais, à peine rentrée dans « sa cellule, elle s'étoit empressée de la « trahir et d'instruire le comte Antoine « du prompt départ de mademoiselle de « Volenta. Le comte, bien loin de cher- « cher à y mettre obstacle, lui écrivit de « le favoriser et de quitter le couvent avec « Aurore, qui m'avoit fait connoître par « la princesse le désir qu'elle avoit et que « j'avois partagé à l'instant, d'avoir tou- « jours auprès d'elle celle qu'elle appeloit « son amie.

« Le jour fixé pour la sortie d'Aurore, « je me trouvai d'abord, après minuit, « à l'entrée du bois où le souterrain ve- « noit aboutir. J'y étois venu dans une « voiture conduite par deux de mes gens, « et escortée par deux domestiques à « cheval. J'entrai seul dans la grotte; et, « parvenu au caveau, je m'empressai d'en « monter l'escalier. Quel bonheur n'é-

« prouvai-je pas, en trouvant dans le « premier bosquet Aurore et sa compa- « gne! Je pris sa main; nous descendîmes « tous les trois dans le caveau funéraire; « j'y repris les bougies allumées qui « avoient éclairé ma route; j'encourageai « Aurore, dont le cœur battoit avec vio- « lence; je l'aidai, ainsi que sa perfide « amie, dans les passages difficiles; et, « arrivés au bord du bois, nous remer- « ciâmes bien vivement le ciel qui avoit « daigné seconder notre projet. Nous « montâmes en voiture, Aurore et moi, « pleins de joie et d'espérance; la jeune « personne y monta avec nous, et nous « partîmes pour le château de ma vieille « et bonne parente, en donnant ordre aux « postillons d'aller le plus vite possible.

« Nous ne nous arrêtâmes que vers « midi; et, dès que les chevaux furent un « peu reposés, nous continuâmes notre « route, en faisant plusieurs détours, et « en prenant souvent des chemins peu

« fréquentés, afin que la retraite d'Au-
« rore ne fût connue que de nos fidèles
« domestiques.

« Il étoit déjà nuit depuis long-temps,
« lorsque nous nous trouvâmes dans une
« forêt sauvage ; parvenus presque au cen-
« tre de cette forêt, nous fûmes attaqués
« par un grand nombre de brigands, à la
« tête desquels nous vîmes un homme
« masqué. Ce fut en vain que mes quatre
« domestiques et moi, nous opposâmes
« la plus grande résistance ; nous fûmes
« bientôt entourés, et, frémissant de rage,
« obligés de céder à une force trop supé-
« rieure. On éloigna d'Aurore et de moi
« mes gens et la jeune demoiselle qui avoit
« suivi mademoiselle de Volenta ; on
« nous banda les yeux, on nous enve-
« loppa la tête de manière que nous ne
« pussions jeter aucun cri ; on me fit
« remonter, furieux et au désespoir, à côté
« d'Aurore, et la voiture environnée des
« brigands nous parut prendre une route

« bien différente de celle que nous de-
« vions suivre.

« Le lendemain, vers la fin du jour, on
« s'arrêta dans un bois; on nous força à
« prendre un peu de nourriture; on nous
« remit nos bandeaux; et, après plusieurs
« heures de route, on nous fit descendre
« de la voiture qu'on emmena. Nous pû-
« mes voir et parler; mais dans l'espèce
« de désert affreux que la foible clarté de
« l'aube nous permit de distinguer, à quoi
« nous auroient servi nos cris? Le chef des
« brigands s'approcha de nous, et, après
« nous avoir exhortés à la résignation,
« ordonna qu'on me séparât d'Aurore qui
« s'évanouit. Le transport le plus vio-
« lent s'empara de mon âme; mes mains
« étoient libres; je ramassai un sabre,
« je voulus courir vers Aurore, j'avois
« déjà blessé grièvement deux des bri-
« gands, deux autres fuyoient devant
« moi, je parvenois à Aurore, lorsque
« toute la troupe se jeta sur moi; je fis

« des efforts inouis ; il me sembla que « j'en mettois plusieurs hors de combat, « ma force étoit surnaturelle ; le désir de « délivrer Aurore enflammoit de plus « en plus mon courage ; l'espérance l'aug- « mentoit encore ; tous les brigands que « j'avois en face sembloient effrayés, mais « je fus saisi par derrière, retenu, en- « chaîné, jeté par terre, et Aurore avoit « disparu. Pour comble de barbarie, une « voix atroce me cria : *Tu ne la verras « plus*. Je bondis sur le sable ensanglanté; « et les brigands tremblèrent de nouveau ; « mais mes mains étoient liées derrière « le dos, et mes pieds étoient enchaînés. « Je ne sais comment, dans mon affreuse « et impuissante colère, mon cœur ne fut « pas brisé. Le délire me saisit, et ma vie « fut conservée pour le plus grand des » malheurs.

« Je n'ai qu'un souvenir vague de ce « qu'on fit de moi ; mais il me semble « qu'on me porta dans une caverne ;

« qu'on souleva une grande trappe cachée « derrière des rochers; qu'on suivit une « large rampe qui s'enfonçoit très-avant « dans la terre; que la troupe de brigands « m'entouroit conduisant ses chevaux et « portant des torches; que cette route ex- « traordinaire fut assez longue; que nous « parvînmes enfin à un vaste repaire sou- « terrain; qu'on détacha mes chaînes, et « qu'on m'enferma dans un cachot étroit, « où étoient un peu de paille, un vase « d'eau, et un pain grossier. »

SIXIÈME LETTRE

Du même au même.

« Les mois s'écouloient, et rien ne « calmoit mon affreuse souffrance. Je « ne pensois qu'en frémissant à l'infor- « tunée Aurore. Chaque jour j'interro- « geois, sur son sort, celui qui venoit « m'apporter de quoi soutenir ma mal- « heureuse existence; et ses réponses « barbares, quelque courtes et quelque « vagues qu'elles fussent, ne faisoient « qu'augmenter les tourmens que j'éprou- « vois. Il paroissoit se plaire à me laisser « craindre tout ce qui pouvoit déchirer « le plus mon cœur. Il n'avoit pu me « faire croire qu'une seule chose, c'est « qu'Aurore n'étoit pas dans le souter- « rain. Mais vivoit-elle encore, ou avoit- « on attenté à ses jours? Que mon in- « quiétude étoit horrible! Je ne pouvois

« faire aucune supposition qui ne fût « pour moi un supplice. J'ignorois quel « étoit l'exécrable auteur de nos maux. « J'en accusois le comte Antoine, je « soupçonnois que c'étoit lui qui, sous le « masque, avoit dirigé contre Aurore et « contre moi les armes des brigands. « Mais je n'avois aucune preuve de son « crime, ni aucun moyen de recueillir « les plus foibles éclaircissemens. Je ne « savois, d'ailleurs, dans quel endroit j'é- « tois si étroitement gardé. Je ne pouvois « pas douter que mon cachot ne fît partie « des cavernes souterraines qui servoient « de retraite à une troupe nombreuse de « brigands et d'assassins. Quelquefois j'en- « tendois les cris de leur joie féroce, les « clameurs de leurs querelles sanglantes, « le bruit de leurs orgies; mais tout le reste « m'étoit inconnu. — Et quel devoit être « mon sort? quel épouvantable plaisir « trouvoient-ils à me retenir dans une « étroite enceinte, dans une prison in-

« fecte, où j'éprouvois toutes les douleurs,
« et où je ressentois tous les tourmens de
« l'imagination. Pourquoi ne m'avoient-
« ils pas donné la mort? pourquoi ne
« venoient-ils pas, par une résolution
« que j'aurois bénie, terminer ma misé-
« rable vie! —Et quel espoir de m'échap-
« per pouvois-je concevoir encore? Une
« porte de fer exactement fermée, un
« geolier terrible, et des rochers au-des-
« sus, au-dessous, et autour de moi.
« Aucune pensée n'allégeoit le poids af-
« freux de mon désespoir.

SEPTIÈME LETTRE

Du même au même.

« Par je ne sais quelle pitié, ou peut-
« être par je ne sais quel raffinement de
« cruauté, on m'avoit donné un mauvais
« matelas, une table, et une lampe dont
« mon geolier renouveloit l'huile, lors-
« qu'il venoit m'apporter ce pain que
« j'arrosois de tant de larmes. — On ne
« veut donc ni me rendre la liberté, me
« disois-je, ni finir mon supplice. Pendant
« combien de temps durera encore cette
« horrible agonie? O mon Dieu ! je suis si
« jeune, combien de siècles de douleur
« j'ai encore à supporter, avant de pou-
« voir mourir ! O mon Dieu ! que mon sort
« vous touche ; j'implore votre bonté,
« j'implore votre justice : ou ma déli-
« vrance, ou la mort. — Je priois avec

« ardeur ; et ma prière ne me laissoit ni « sans consolation ni sans espoir.

« J'entendois quelquefois contre un « des côtés de mon cachot, un bruit « semblable à celui d'un torrent impé- « tueux. Il me sembloit que des vagues « rapides s'entrechoquoient avec force, « que des pierres étoient entraînées avec « violence, et rouloient avec fracas. Ce « bruit extraordinaire s'apaisoit, cessoit « tout à fait, et souvent ne recommençoit « qu'au bout de plusieurs jours. J'exami- « nai avec attention le côté de ma prison, « derrière lequel ce grand désordre pa- « roissoit avoir lieu. Je le trouvai beau- « coup plus humide que les autres, sur- « tout lorsque cette sorte d'orage souter- « rain se faisoit entendre. Je ne sais par « quel hasard un tronçon de barre de fer « étoit caché et à demi enterré dans un « coin de mon cachot. Je l'avois décou- « vert, et remis avec bien du soin, à « la place où je l'avois trouvé. Je m'en

« servis pour frapper contre le côté du « cachot le plus voisin de l'orage, et la « nature du retentissement me prouva « qu'une grande cavité étoit très-près de « ma prison. Je regardai, avec un nou- « veau soin, ce mur naturel composé de « blocs de pierre. Je vis presque à fleur « de terre, une roche plus petite que les « autres, et qui me parut conformée et « placée au milieu de celles qui l'entou- « roient, de manière à pouvoir en être « facilement détachée. Le malheur est si « prompt à saisir la plus foible espérance, » je me crus presque délivré; je me jetai « à genoux, et quelle reconnoissance n'ex- « primai-je pas à la divinité !

« Je résolus d'essayer avec ma barre « de dégager la roche et de l'ôter de « sa place. Mais le geolier n'étoit pas en- « core venu m'apporter ma subsistance « ordinaire, et je crus devoir attendre. « Quelle ne fut pas mon impatience !

« Avant son arrivée, je déplaçai la

« paille et le matelas, je les portai contre « la roche que je voulois enlever, et la « barre fut cachée dans la terre.

« Le geolier apporta le pain et l'eau. « Il fut surpris de ne pas trouver mon lit « à la même place que la veille. Il souleva « le matelas, il souleva la paille, ne me « dit rien, et s'en alla.

« Lorsqu'il fut parti, et que je le jugeai « éloigné, je reculai mon lit, et, avec ma « barre, j'essayai de faire tomber la terre « très-endurcie, qui formoit comme un « ciment autour de la roche. J'eus d'abord « de la peine à l'entamer; j'y parvins assez « facilement ensuite, mais je vis qu'il me « faudroit un peu de temps pour arriver « à mon but. Je ne me décourageai point. « Lorsque la quantité d'huile brûlée dans « la lampe, me fit juger que le geolier ne « tarderoit pas à arriver, je cachai les dé- « combres sous la paille et le matelas. « Rien ne fut remarqué. On remit de « l'huile dans la lampe, on remplit d'eau

« la cruche, on laissa un pain sur la table,
« et on s'en alla.

« Je me hâtai de reprendre mon tra-
« vail. Ce qui le rendit plus long, c'étoient
« les précautions que j'étois obligé de
« prendre pour faire le moins de bruit
« possible, d'autant plus que, depuis
« quelques jours, le torrent paroissoit ne
« pas rouler, et ne grondoit plus. Après
« quelques alternatives de relâche et de
« nouveaux efforts, la roche devint un
« peu mobile ; un vent frais soufla dans
« le cachot par les fentes qui venoient de
« se former autour de ce bloc. Mon ar-
« deur redoubla ; je poussai la roche avec
« force, elle céda ; je la poussai encore
« davantage, elle céda de nouveau, et,
« tombant dans une vaste cavité, elle laissa
« à sa place une brèche assez large pour
« que je pusse y passer. Quelle ne fut pas
« ma joie ! Je pris la lampe, et, la tenant
« devant moi, j'avançai la moitié de mon
« corps au travers de la brèche. Je dé-

« couvris un immense aqueduc naturel,
« dans le fond duquel des pierres rou-
« lées, amoncelées, retenues par les iné-
« galités du terrain sur une pente très-
« inclinée, montroient que, peu de jours
« avant, un torrent impétueux avoit coulé
« dans cette sombre cavité. Je pris sur-le-
« champ une résolution hardie; mais que
« n'aurois-je pas tenté pour terminer mes
« malheurs? J'invoquai le ciel, et, mettant
« le plus grand soin à ne pas éteindre ma
« lampe, je retirai ma tête dans le cachot,
« je repassai à reculons par la brèche, et
« je me laissai glisser dans le fond du lit
« du torrent. Je crus devoir en suivre le
« cours, plutôt que le remonter. Je me
« pressai de m'avancer au milieu des
« pierres mobiles sous mes pieds. Quel-
« quefois j'étois obligé de traverser de
« grandes places couvertes d'une vase
« épaisse, ou de larges flaques d'eau;
« d'autres fois, les voûtes de l'aqueduc
« étoient très-basses, et j'étois forcé de

« marcher extrêmement courbé. J'allois « depuis long-temps ; j'avois parcouru « plusieurs détours très-sinueux ; une « nouvelle crainte vint me saisir : il me « sembla entendre le bruit du torrent dont « les eaux arrivoient avec rapidité, et al- « loient m'entraîner et me briser au milieu « des roches détachées ; je m'arrêtai un « instant, et je reconnus que le bruit qui « venoit de m'effrayer, n'étoit dû qu'aux « échos qui répétoient successivement « celui des pierres que mes pas faisoient « rouler. Enfin je sentis un vent assez « fort, ma lampe s'éteignit ; mais je re- « doublai de courage, je continuai de « m'avancer à tâtons ; bientôt je me trou- « vai sur le bord d'une rivière, et, malgré « l'obscurité de la nuit, je reconnus les « arbres qui en garnissoient le rivage.

« Quelles actions de grâces ne rendis- « je pas au ciel, prosterné sur la rive, pé- « nétré de reconnoissance, mais plein de « trouble et d'anxiété au sujet d'Aurore !

« Dès que le jour commença de paroî-
« tre, je gagnai un village que je vis dans le
« voisinage ; j'appris le nom de la contrée
« où j'étois, et je m'empressai de partir
« pour Rome. Les brigands ne m'avoient
« rien laissé que l'habit que je portois
« lorsqu'ils m'avoient arrêté, et que mon
« séjour dans le cachot avoit presque ré-
« duit en lambeaux ; je ne voulois pas me
« faire connoître ; la charité du curé du
« village me procura quelques secours.
« Je me mis en route à pied ; je hâtai mes
« pas autant que je le pus; je brûlois d'ar-
« river au seul endroit où je pouvois es-
« pérer d'avoir des nouvelles d'Aurore,
« et je redoutois le moment où l'on m'en
« donneroit ; mon âme étoit en proie aux
« idées les plus sinistres, et, à mesure que
« j'approchois du terme de mon voyage,
« mon agitation devenoit de plus en plus
« insupportable.

« Lorsque je fus dans Rome, mes ge-
« noux se déroboient sous moi ; j'eus bien

« de la peine à me traîner jusques au « couvent des Franciscains. Je demandai « le père Anselme, le respectable direc- « teur de la marquise de Volenta ; il avoit « vu naître Aurore, l'avoit toujours chérie « comme un père, et n'avoit cessé de me « témoigner beaucoup d'affection.

« Dès que ce bon religieux m'eût re- « connu, il vint à moi les larmes aux « yeux, m'embrassa sans pouvoir parler, « et, après m'avoir tenu long-temps pressé « contre son sein. — Malheureux jeune « homme ! me dit-il ; et ses larmes cou- « lèrent en abondance sur moi. Je n'en- « tendis que trop et ses larmes, et ses pa- « roles terribles, et son silence effrayant. « — Mon père, tout est donc fini pour « moi, Aurore ne vit plus ? — Elle vous « a précédé, mon fils, dans le séjour cé- « leste. — Me voyant tomber sans con- « noissance, il me soutint, me posa sur « son lit, me secourut avec le soin le « plus tendre, déplora avec moi mon af-

« freuse destinée, gémit de mon extrême « souffrance, me parla de Dieu, me mon- « tra dans le ciel la fin de tous mes maux, « pria la divinité de faire pénétrer un « rayon de consolation dans mon âme si « cruellement blessée, et, par une sorte « d'influence extraordinaire et de charme « surnaturel, parvint à suspendre un mo- « ment mes horribles angoisses.

« Je pus l'interroger sur les circonstances « de mon malheur : il n'étoit que trop « certain. Des bûcherons avoient remar- « qué dans une forêt une place où la terre « avoit été fraîchement remuée. Ils avoient « creusé, et avoient trouvé le cadavre « d'une jeune femme. On lui avoit laissé « presque tous ses habits. L'adresse d'Au- « rore de Volenta étoit sur une lettre, « dans une des poches de la jeune per- « sonne. L'autorité civile, avertie par « eux, avoit fait faire un grand nombre « de recherches. On avoit entendu les « quatre domestiques et la demoiselle, qui

« étoient avec mademoiselle Aurore et « le comte Amédée, lorsque une troupe « nombreuse de brigands les avoient at- « taqués. Ils avoient tous reconnu le ca- « davre, quoique déjà altéré, la taille, les « cheveux, les vêtemens, et une bague de « peu de prix que les assassins n'avoient « pas enlevée.

« Je ne doutai plus que je ne dusse « être à jamais le plus infortuné des hom- « mes. Je voulois mourir. Le père An- « selme rappela mon courage au nom de « Dieu, qui seul a le droit de disposer « de nos jours.—Bientôt, me dit-il, vous « descendrez dans la tombe, sans avoir « blessé aucun de vos devoirs. Vous trou- « verez au-delà l'oubli de tous vos maux. « Vous reverrez Aurore, et, dans le sein « de Dieu, vous recevrez la récompense « de la fermeté que le ciel vous commande « aujourd'hui.—Il me sembloit qu'Aurore « me parloit par sa bouche, et m'ordon- « noit aussi de vivre, et que la voix du

« Très-Haut confirmoit ce que me pres-
« crivoit mon amante. — Mon père, je
« vous le promets, j'essaierai de vivre et
« de souffrir. Mais ce monde m'est in-
« supportable; je l'ai vu avec Aurore,
« je ne puis le revoir sans elle; mon sup-
« plice seroit trop au-dessus de mes for-
« ces; j'irai, dans une retraite ignorée,
« pleurer sur moi, adorer Aurore, et
« supplier à chaque instant le ciel d'a-
« bréger mes tristes jours.

« Le père Anselme crut alors devoir
« m'apprendre que le comte Antoine de
« Volenta s'étoit mis en possession de
« toutes les terres d'Aurore, comme son
« héritier naturel. — Il est aussi votre
« plus proche parent; personne ne doute
« que vous n'ayez succombé comme Au-
« rore. Un acte, signé par les magistrats
« et le pasteur d'une petite ville de la
« Calabre, atteste que le comte Amédée
« de Florentino, échappé d'une caverne
« de brigands, est mort dans l'auberge

« principale de la ville, des suites des « tourmens qu'on lui avoit fait souffrir. Cet « acte, envoyé au comte Antoine, a été « communiqué par lui à tous les amis de « sa famille ; je l'ai vu, je l'ai cru authen- « tique ; tous ceux à qui il a été montré « ont été trompés comme moi, et le comte « Antoine jouit maintenant de tous vos « biens, comme de ceux d'Aurore. — « Et que me font ces biens auxquels je « n'attachois de prix que parce que Au- « rore en avoit accepté l'hommage? Mon « père, laissons le comte Antoine pos- « séder son immense fortune. Ne détrui- « sons pas le bruit de ma mort : il rendra « plus facile l'exécution du seul projet « qui peut me convenir. J'irai dans la « vaste forêt voisine des sources du Té- « verone ; je l'ai traversée autrefois ; « elle est déserte, sauvage ; j'y ai remar- « qué d'anciennes ruines dans plusieurs « endroits. Je choisirai celles où je croirai « pouvoir me livrer plus librement à

« toute ma douleur. Un nom supposé « empêchera qu'on ne soupçonne le vé- « ritable nom du malheureux Amédée. « L'habit d'un ermite, le temps et mes « chagrins empêcheront de reconnoître « mes traits. Vous garderez, ô mon père! « le secret que je vous confie. Le triste « solitaire vous écrira aussi souvent qu'il « le pourra. Mais Amédée ne sera plus « de ce monde : vous donnerez quelques « regrets à sa mémoire. Vous avez bien « voulu être dépositaire d'une somme que « ma mère vous avoit confiée, et que je « vous avois prié de garder jusqu'au mo- « ment où je pourrois vous en indiquer « l'usage. Je ne prévoyois pas alors quel « emploi je désirerois aujourd'hui d'en « faire. Rendez au curé de..... le secours « qu'il a bien voulu accorder à celui qui « se trouvoit sans argent, et, n'ayant « auprès de lui d'autre recommandation « que les livrées du malheur, ne l'a pas « sollicité en vain. Joignez-y mille écus,

« pour qu'il ait le plaisir d'obliger beau-
« coup d'infortunés ; donnez-moi, en
« pièces d'or, ce qui m'est nécessaire
« pour aller jusques à la grande forêt,
« m'y établir, et y vivre en véritable
« ermite ; distribuez tout le reste aux
« pauvres. Adieu, mon père, je vais où
« la voix de Dieu et celle d'Aurore
« m'appellent. Bénissez votre Amédée,
« bénissez le tombeau dans lequel il va
« chercher un asile ; imposez vos mains
« paternelles sur la tête de Florentino
« que la foudre a frappé, et dont l'exis-
« tence finit à vos genoux qu'il embrasse.
« Ambroise vous chérira, vous honorera
« comme Amédée. Priez pour lui, priez
« qu'il meure bientôt ; et, lorsque dans sa
« grotte sauvage, il sentira que votre
« prière et la sienne sont exaucées, que
« son dernier moment approche, que
« sa vie s'en va, sa foible voix, en s'étei-
« gnant, vous bénira encore, et ses lè-
« vres mourantes murmureront le nom

« d'Anselme, celui d'Aurore, et le nom « du Dieu de bonté.

« Je tombai aux pieds du vieillard qui, « s'empressant de me relever, me tint « pendant long-temps étroitement em- « brassé, me dit tout ce que la religion, « la piété compatissante, et un tendre in- « térêt lui inspirèrent pour calmer mes « douleurs, n'osa pas combattre ma ré- « solution, se crut obligé de la regarder « comme une inspiration du ciel, et se « plaignit amèrement de son grand âge « qui lui ôtoit la force de me suivre.

« En me séparant du père Anselme, « j'éprouvai un nouveau et bien cruel dé- « chirement. Tous mes maux se renou- « velèrent.

« Je terminai mes arrangemens, je « coupai mes cheveux, je résolus de « laisser croître ma barbe; une robe grise « et grossière remplaça mes habits, et je « partis pour la forêt que j'habite. Après « en avoir parcouru différentes parties,

« je trouvai un ermitage qui paroissoit « abandonné depuis plusieurs années, « mais qui, taillé en très-grande partie « dans le roc, avoit été à peine dégradé. « Aidé par les paysans qui venoient m'ap- « porter ma nourriture, je parvins aisé- « ment à le restaurer. Je cultivai un petit « jardin autour de ma cellule. Une chèvre « me donnoit du lait, un chien suivoit « mes pas. Dès que le jour commençoit « à paroître, je me prosternois au pied « de l'autel de la chapelle; j'y conjurois « le ciel de me rejoindre à mon amante. « A mesure que le soleil s'élevoit vers « l'horizon, je labourois la terre, je li- « sois, je priois, je parcourois la forêt, « je gravissois contre les rochers voisins « de mon ermitage; partout je croyois « entendre la voix d'Aurore qui m'ap- « peloit à elle. Lorsque la nuit répan- « doit ses ombres, qu'une foible lumière « éclairoit mon réduit solitaire, j'enten- « dois encore cette voix si chérie, elle

« retentissoit dans mon cœur ; et, dans « les momens où le sommeil descendoit « sur ma triste couche, je voyois Aurore, « je la voyois dans le séjour céleste ; je « goûtois un instant de bonheur ; mais le « réveil étoit affreux. Telle a été ma vie ; « telle elle n'a jamais cessé d'être, et « cependant les années se sont succédées. « O mon cher ami ! quand finira l'exis- « tence du malheureux Ambroise ?

CHAPITRE X.

Lorsque les suites du saisissement profond qu'Aurore avoit éprouvé, commencèrent à se dissiper, et qu'elle rouvrit les yeux, elle se trouva sur un lit, dans une chambre éclairée par une lampe. Uniquement occupée de son amant, elle croit le voir encore succomber tout sanglant sous les coups d'infâmes assassins; elle jette un cri d'effroi, et veut s'élancer vers lui, lorsqu'elle se sent retenue avec rudesse. Elle se retourne et voit assise auprès d'elle une femme âgée, et dont l'air dur et le regard sinistre ajoutent à la laideur. Aurore pâlit, sa force l'abandonne, la parole expire dans sa bouche; la femme l'examine, et Aurore surmontant sa foiblesse: — « Où suis-je, ma-

« dame? qui êtes vous? où est Amédée?
« —Vous êtes, madame, au pouvoir d'un
« capitaine dont la puissance est terrible.
« Il vous a confiée à moi; il m'a com-
« mandé de veiller sur vos jours. Je ré-
« ponds de vous sur ma tête. Quant à
« celui que vous nommez Amédée, je
« ne l'ai pas vu. Vous étiez seule, lors-
« qu'on vous a portée à demi morte dans
« cette chambre, et que le capitaine m'a
« ordonné de vous secourir. J'ai seule-
» ment entendu dire aux compagnons du
» capitaine qu'un jeune homme, qu'on
« avoit pris avec vous, avoit été tué à
« l'entrée de cette demeure souterraine.»

Aurore éprouva tous les tourmens que l'imagination peut concevoir. Son amant a péri, et elle est livrée sans défense à un chef de brigands, et elle est prisonnière dans sa caverne ensanglantée, sans aucun espoir qu'on puisse découvrir son sort ni le lieu de son horrible prison. Immobile et comme pétrifiée, elle ne pouvoit ni

pleurer, ni s'écrier. Elle sentoit toutes les angoisses de l'agonie, et la mort fuyoit loin devant elle, et la présence de cette femme sans pitié ne lui permettoit pas même de déplorer son affreuse destinée ; elle croiroit, pour ainsi dire, commettre un sacrilège, en prononçant devant elle le nom de son amant.

Une nouvelle terreur la saisit ; elle craint qu'un long délire ne s'empare de sa tête ; elle invoque le ciel ; à mesure que du fond de la caverne souterraine, ses vœux s'élèvent vers le Très-Haut, l'attendrissement pénètre dans son âme ; elle pleure. Mais quelle épouvantable consolation cherche à lui donner la vieille femme ?—« Ne vous affligez pas, madame, « vous êtes jeune et belle, le capitaine est « jeune ; j'ai cru m'apercevoir que votre « beauté l'avoit frappé ; séchez vos larmes, « cherchez à lui plaire ; et bientôt vous « serez son heureuse femme ; ici tout vous « obéira..... » — Aurore la regarda avec

horreur. La vieille femme effrayée, la traita avec dureté, lui annonça que, de gré ou de force, le capitaine sauroit bien la soumettre à sa volonté, lui conseilla de rabaisser sa fierté, et la laissa au désespoir.

Bientôt le capitaine parut. Sa férocité sembloit s'adoucir, lorsqu'il regardoit Aurore; mais, peu accoutumé aux lenteurs, et facilement rebuté des obstacles, il lui déclara la passion que sa beauté venoit d'allumer dans son âme, lui notifia ses projets, lui donna quelques jours pour se déterminer, et lui annonça que si, au retour d'une course qu'il alloit faire avec quelques-uns de ses compagnons, elle ne consentoit pas à recevoir sa main, il sauroit bien obtenir de la force la soumission la plus entière à ses désirs.

Un coup d'œil d'Aurore lui peignit toute son indignation. Le capitaine n'y répondit que par un sourire insultant, et sortit.

Quelle position que celle d'Aurore ! et combien la présence de la vieille femme, ses insolens discours, et ses infernales insinuations la rendoient plus affreuse !

Un soir sa gardienne, avant de se retirer et de la renfermer dans sa chambre, lui avoit dit que, dès le lendemain de très-bonne heure, le capitaine seroit de retour. Aurore, au lieu de se coucher, s'étoit jetée à genoux, conjuroit le ciel de venir à son secours, et imploroit la mort, lorsqu'une violente détonation se fit entendre. Une forte secousse parut ébranler les murs de sa prison ; une nouvelle explosion produisit une secousse plus forte encore ; un côté de la chambre s'éboula presque en entier, et Aurore distingua au-delà de la brèche, et au travers de la poussière des décombres, le commencement d'un escalier

L'espoir renaît à l'instant dans son âme, elle s'écrie : *Mon Dieu ! que je vous re-*

mercie! Elle se relève, prend sa lampe, passe au travers de la brèche, et monte l'escalier.

Elle monte long-temps, parvient à une porte de fer, l'ouvre, se trouve dans une grande pièce délabrée et sans meubles, referme la porte de fer, y voit un énorme verrou, le tire avec effort, et, tâchant de calmer un peu son trouble extrême, se dispose à profiter de l'accident imprévu survenu dans le souterrain, et auquel une voix intérieure lui dit qu'elle va devoir sa délivrance.

Elle entre dans un grand cabinet qui la conduit à une chambre à coucher, dans laquelle sont encore un lit antique, et de vieilles tapisseries. Elle parcourt plusieurs salons, incertaine du côté vers lequel elle doit se diriger pour sortir du château, et pouvoir échapper aux dangers qui la menacent. Une nouvelle porte est ouverte; elle s'avance, et voit, au milieu d'une salle tendue de noir, un cercueil

couvert d'un drap mortuaire, élevé sur une estrade, et entouré de vieux cierges à demi consumés. Un sentiment de tristesse et d'effroi s'empare de son âme; elle cède cependant à celui de sa sûreté, traverse la salle; mais au moment où elle passe dans la pièce voisine, un coup de vent éteint sa lampe. Elle tremble, ne sait quel parti prendre, fait quelques pas, s'arrête, porte ses mains en avant, entend un léger bruissement, sent une main qui touche la sienne, n'ose ni crier, ni s'avancer, ni rester, est près de tomber de terreur et de foiblesse, lorsqu'une longue galerie s'ouvre devant elle. Une lumière soudaine paroît à ses yeux; un homme, une femme et des enfans se présentent, l'aperçoivent, s'écrient, tombent à genoux; et, un peu rassurée par leur crainte, elle distingue, au bout de la galerie et au-delà d'un vestibule et d'une cour, une avenue éclairée par la lune, s'échappe par cette allée, et ne cesse de courir que

lorsqu'elle est déjà à une certaine distance du château.

Ses forces l'abandonnent alors, elle se laisse aller sur un gazon qui borde la route; tout ce qu'elle vient d'entendre et d'éprouver ne lui paroît qu'un songe confus; elle ne peut pas se persuader qu'elle soit sortie de son affreuse prison, qu'elle ne soit plus enchaînée dans un repaire souterrain, qu'elle ait échappé au plus grand des dangers, qu'elle revoie encore le ciel et la campagne. *Amédée! Amédée!* dit-elle; et le trouble de ses idées ne se dissipe que trop vîte: elle ne rappelle que trop ce que lui a dit la vieille femme de la caverne; peut-elle encore conserver quelque espérance? Elle prie, se désole, prie de nouveau; et, dans la funeste incertitude qui l'agite, elle va vers un village qui ne lui paroît pas éloigné, et où d'ailleurs elle croit ne devoir plus conserver aucune crainte des brigands.

Elle descend une côte assez rapide, parvient au village au moment où le jour commençoit de paroître, entre dans une auberge qu'on vient d'ouvrir, s'informe du chemin de Rome et des moyens d'y arriver, montre un diamant qu'elle tenoit de sa mère, et qu'elle avoit pu dérober aux regards des brigands, loue une place dans une voiture publique que l'on préparoit, prend un peu de nourriture, et part remplie de trouble et d'impatience.

Arrivée après plusieurs jours à Rome, sous un nom supposé, elle écrivit à la princesse de Santangélo, lui confia son retour, et la pria de venir la trouver secrètement. Quelle joie son amie eut de la revoir! Combien la princesse avoit pleuré sa mort! Aurore l'embrasse et lui parle d'Amédée. Madame de Santangélo ne peut retenir ses larmes. Elle ne peut rompre le silence, ses sanglots l'oppressent; elle tient les mains d'Aurore dans les siennes. — « Amédée, ma chère amie!... »

— Et elle ne peut continuer. — « Elle ne « m'a donc pas trompée la vieille femme « du souterrain, dit Aurore d'une voix « étouffée, Amédée n'est plus ! » — Elle écouta, presque insensible, tout ce que la princesse put lui apprendre ; elle raconta à son amie, en peu de mots, et presque froidement, ce qui lui étoit arrivé : quelquefois elle vouloit croire que la mort d'Amédée avoit été supposée comme la sienne ; mais cet acte funeste, envoyé de Calabre, renversoit toutes ses espérances, et la princesse n'imaginoit rien qui pût lui rendre cet espoir qui lui échappoit à l'instant même où elle venoit de le saisir.

Elle reste donc inébranlable dans sa résolution ; elle se dévoue à sa destinée, elle renonce à tout ce qui peut lui être encore cher, elle se refuse à l'amitié la plus tendre, elle ne veut plus que la consolation approche de son cœur, elle ne veut plus qu'un désert, la pensée d'Amédée, et

celle de Dieu, à qui elle demandera sans cesse de la rejoindre à son amant. — « Ma « chère amie, dit-elle à la princesse, je « vous aime plus que moi-même; mais « souffrez qu'Aurore ne soit plus d'un « monde où elle a été trop malheureuse, « et où chaque instant aigriroit sa douleur. « Que le comte Antoine garde des biens « dont je n'ai plus que faire; qu'il croie « toujours à ma mort; que le monde en- « tier me suppose dans la tombe. Ah! « puissé-je en effet y descendre bientôt! « Dans la partie la plus déserte de la forêt « qui couronne les montagnes d'où coule « le Téverone, sont d'immenses ruines « d'un château habité autrefois par ma « famille si souvent alliée à celle de Flo- « rentino. Ma mère m'y conduisit dans « mon enfance. Je saurai les retrouver. « J'y vivrai seule au milieu des vastes « souterrains que ces ruines recouvrent, « et des tombeaux que le temps a encore « respectés. Sous ces voûtes antiques,

« dans ces asiles funèbres, quel danger
« pourroit m'atteindre? Là, je penserai
« à l'amie de mon cœur, à mon amant,
« à la mort que j'appellerai sans cesse.
« De ces sombres retraites, j'écrirai à mon
« amie, je lui écrirai souvent; et, lorsque
« plusieurs lunes auront paru et disparu
« dans les cieux, sans qu'aucune lettre
« d'Aurore lui soit parvenue, elle dira :
« Aurore a cessé de souffrir. Elle viendra
« alors dans ces ruines où reposera ma
« cendre; elle visitera la demeure mé-
« lancolique d'où mon âme se sera envo-
« lée dans le sein du Dieu de miséricorde;
« elle dira : c'est ici qu'elle a prononcé, en
« expirant, le nom de son Amédée et
« celui de son amie; elle verra ma tombe,
« y jettera une fleur, bénira ma mémoire,
« et ne pleurera pas sur moi; je serai
« bienheureuse auprès de mon amant. Je
« vous verrai cherchant dans ces lieux
« solitaires les traces de mes pas; je vous
« sourirai du haut de ce ciel où j'aspire;

« je calmerai vos regrets ; et si, dans ces « momens solennels, vous vous asseyez « auprès de mon tombeau, et que le si- « lence de la nature ne soit troublé que « par le foible murmure d'un vent léger, « qui agitera mollement autour de vous « les plantes sauvages, vous vous direz : « c'est la voix d'Aurore, c'est la voix de « l'amie la plus aimante. »

La princesse étoit au comble de la douleur. Que ne dit-elle pas pour ébranler la détermination d'Aurore ! Elle l'attendrit, la pénétra de la plus vive et de la plus douce reconnoissance, mais ne la changea pas. Le sort en étoit jeté. Aurore dit à madame de Santangélo sous quel nom elle désiroit cacher le sien, prit l'argent qui lui étoit nécessaire en échange du diamant qu'elle avoit sauvé, s'arrangea pour se faire conduire, sous le nouveau nom qu'elle venoit d'adopter, jusques à une certaine distance de la grande forêt, serra dans ses bras la princesse, pleura

amèrement, et, reprenant sa résignation et le courage du désespoir, se sépara de son amie, en appelant sur elle toutes les bénédictions du ciel.

Parvenue auprès de la forêt, elle descendit de la voiture, parcourut à pied de très-grands bois, descendit dans plusieurs vallées, gravit au haut de plusieurs montagnes, et découvrit enfin les ruines qu'elle cherchait. Elle alla d'abord à la chapelle; elle y implore la protection du ciel; elle parcourt ensuite le château, et choisit pour sa demeure un appartement qui communique avec un souterrain, et dont l'état est encore tel qu'elle peut s'y renfermer de la manière la plus sûre. On ne parvient à cet appartement que par des détours assez compliqués; il seroit impossible d'en forcer l'entrée, et la villageoise honnête et fidèle, qui lui apportera de temps en temps ce qui lui sera nécessaire, y sera seule introduite.

Dès le lendemain, elle revient de bonne

heure auprès des tombes de ses aïeux ; elle les contemple avec respect ; elle en remarque une beaucoup mieux conservée que les autres, elle s'assied auprès de ce monument mélancolique, elle médite. — « Là, dit-elle, je reposerai, là re-« posera Amédée ; la princesse de Sant-« angélo tiendra sa promesse, mon amant « sera porté dans cette enceinte sacrée où « dorment ses pères et les miens, ce tom-« beau sera notre couche nuptiale. » — Et Aurore médite de nouveau. Une illusion lui est nécessaire pour supporter moins impatiemment la vie. Un vieux morceau de fer lui sert de ciseau, un caillou lui tient lieu de maillet; elle grave sur le marbre de la tombe; et, assidue à cet ouvrage si triste et si touchant, elle ne cesse de s'en occuper que lorsqu'on peut lire sur cette pierre funéraire : — *Amédée de Florentino et Aurore de Volenta sont réunis sous ce marbre. Vous qui aimez, donnez des larmes à*

leurs malheurs ; demandez au ciel pour eux l'éternelle félicité, et ne soyez jamais séparés de l'objet de votre amour.

Chaque matin, elle cueille dans la forêt voisine des fleurs sauvages dont elle orne la tombe ; et, tous les soirs, lorsque le soleil est près de disparoître derrière les montagnes qui bordent l'horison, elle va pleurer sur le marbre insensible, le baiser, faire entendre sa voix gémissante, appeler Amédée, l'appeler encore, et, faisant répéter ce nom si doux et si cruel aux rochers qui l'entourent, elle s'éloigne lentement, s'avance vers la forêt comme une ombre errante et plaintive, et se retire enfin morne et silencieuse dans sa cellule solitaire.

CHAPITRE XI.

L'ermite cependant pensoit souvent à ce que Jean et Marguerite lui avoient dit des ruines qu'ils avoient visitées plusieurs fois, des tombeaux qu'ils avoient examinés, de la dame Blanche qui avoit voulu voir leur mère. Depuis long-temps il désiroit de visiter ce vieux château. Le jour il s'occupoit de son projet, la nuit il s'en occupoit encore, et, lorsque le sommeil fermoit ses yeux, il voyoit en songe la dame Blanche qui l'appeloit par son vrai nom. Il alloit à elle, elle disparoissoit, et il s'éveilloit agité.

Il demanda de nouveaux renseignemens à ses jeunes élèves, se fit expliquer la position de ces ruines, combina ce qu'ils lui racontèrent de nouveau avec ce qu'ils

purent lui expliquer devant la porte de l'ermitage, en montrant le cours du soleil, quelques grands arbres, et des pins éloignés. Il se décida enfin à aller, dès le lendemain, chercher ce vaste et curieux monument des siècles écoulés. Le soleil venoit de se lever, la journée étoit superbe ; le père Ambroise partit.

Il marcha long-temps, se reposa plusieurs fois, et, au moment où il commençoit à désespérer de rencontrer les ruines, il aperçut, du haut d'un plateau, des restes de vieilles tours qui s'élevoient sur une montagne, et dont il n'étoit plus séparé que par une vallée. Il traverse cette vallée, et arrive à la grande enceinte. Une brèche lui sert de porte. Il se trouve bientôt auprès d'une longue galerie. Des frontons à demi-ruinés lui présentent des écussons. Il distingue les armes de ses ancêtres, et son cœur commence à battre avec plus de force. Il salue cette terre paternelle ; il s'attendrit sur le néant des

grandeurs humaines, sur la destinée de ceux qui ont mérité, par leurs hauts faits et par leurs vertus, ces glorieux emblêmes, et qui, après avoir brillé avec tant d'éclat, ne sont plus qu'une vaine poussière. Il entre dans la galerie : une vieille cuirasse et le reste d'une antique bannière sont attachés contre une colonne qui est encore debout; il s'arrête, les regarde avec enthousiasme, les touche, les baise avec respect; il poursuit sa route, et arrive dans une cour, au fond de laquelle paroît une chapelle. Il y va. Une sorte de terreur religieuse l'accompagne au milieu des tombeaux, dont quelques-uns, à demi détruits, lui montrent les ossemens sacrés de ses braves aïeux. Il s'approche d'une tombe sur laquelle il voit des fleurs; le vent gémit autour de lui; une inscription, qui lui paroit récente, le frappe, il lit : *Amédée de Florentino et Aurore de Volenta sont réunis sous ce marbre;* et, saisi d'étonnement et de douleur, il

tombe, presque sans connoissance, sur les marches qui environnent le tombeau. Ses yeux se ferment, sa tête s'incline sur la pierre funéraire, et, dans cet état où il sent si vivement et où toutes ses idées sont confondues, il croit entendre de loin la voix qui lui est si connue et si chère, proférer de tendres plaintes et répéter son nom. Son trouble tient du délire. La voix s'approche, l'illusion augmente, son sang circule avec la plus grande violence, lui rend toute sa force, l'agite, le soulève; il ouvre les yeux; la dame Blanche est devant lui; ils se reconnoissent, ils s'écrient: *Aurore! Amédée!* et ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Ils sont long-temps sans sentiment, étendus sur le tombeau qui devoit les réunir. Mais quels transports succèdent à cette sorte d'insensibilité! Ils ne peuvent d'abord que se regarder, se regarder encore. Aucune parole ne peut suffire à ce qu'ils éprouvent. *Aurore! Amédée!* voilà

tous leurs discours. A mesure cependant que l'excès de leur joie se dissipe, que leur extase diminue, que les mouvemens de leur cœur brûlant se tempèrent, ils sentent plus profondément, ils goûtent avec plus de délices le bonheur dont ils ont été privés pendant tant d'années, et qu'ils ne devoient plus connoître. Avec quelle ardeur pieuse et touchante ils remercient le ciel ! Ils s'interrogent, se répondent à peine, s'interrogent de nouveau, commencent plusieurs fois de se raconter tout ce qui leur est arrivé depuis leur terrible séparation, s'interrompent, recommencent encore, et, parvenus à surmonter un peu le désordre de leurs affections et de leurs pensées, ils venoient de s'instruire mutuellement de tous les malheurs qui les avoient accablés, lorsque des airs joyeux se font entendre. Jean et Marguerite arrivent aux ruines. Quel plaisir ils ont à voir ensemble leur bonne dame Blanche, et l'ermite auquel ils ont tant

d'obligations! La présence de ces aimables jumeaux répand un calme heureux dans l'âme d'Aurore et dans celle d'Amédée. Combien ce calme leur étoit nécessaire! Ils n'auroient pas pu supporter plus long-temps leur situation trop fortunée. Jamais ils n'ont caressé ces enfans avec tant d'affection. Ils sont toujours pour les jumeaux le père Ambroise et la dame Blanche. Mais Amédée et Aurore sont auprès l'un de l'autre, se voient, se parlent; et cette félicité suprême, qui est maintenant leur partage, comment ne donneroit-elle pas plus de douceur à leurs accens, plus de tendresse à leurs regards, plus de vivacité à leur attachement? Les jumeaux sont étonnés de ce sentiment si fort et si nouveau qui leur paroît animer la dame Blanche et leur bon ermite; mais ce sentiment les touche, les charme, leur est bien cher; et, par un attrait dont ils sont bien éloignés d'imaginer la cause, jamais ils n'ont été si aises de voir leurs bienfaiteurs, ja-

mais ils ne les ont tant aimés. Jamais non plus Amédée n'a éprouvé tant de satisfaction à reconnoître quelques traits d'Aurore dans ceux de Marguerite, et Aurore n'a distingué avec autant de contentement, dans les traits de Jean, quelques-uns de ceux d'Amédée. Ils tiennent les jumeaux embrassés, versent sur eux des larmes d'attendrissement et de joie, se plaisent à les parer des fleurs que le matin Aurore avoit déposées sur la tombe, cèdent à une sorte d'inspiration soudaine, tendent leurs mains vers l'autel, les ramènent sur la tête de Jean et de Marguerite, présentent ces innocentes créatures aux aïeux dont les restes vénérés les environnent, et, par cette cérémonie auguste et pieuse, les adoptent, pour ainsi dire, dans le temple de Dieu et en présence de leurs nobles ancêtres.

CHAPITRE XII.

Cependant la fin du jour approchoit. Jean et Marguerite sont obligés de quitter les ruines, et de repartir pour la cabane de Thadée. Ils se séparent avec bien de la peine de leurs bienfaiteurs, qui les accompagnent jusques à une certaine distance du vieux château ; mais ils craignent d'inquiéter leur mère.

Amédée va reprendre la route de son ermitage. Dès le lendemain, il ira chez le pasteur le plus voisin de son asile, et auquel depuis long-temps il a confié tous ses chagrins ; il lui apprendra le bonheur qu'il vient d'avoir de retrouver Aurore, et il arrangera tout avec lui pour qu'une union sainte couronne ses vœux le plus tôt possible, et qu'après avoir été

le plus des malheureux des amans, il soit le plus fortuné des époux.

Cette union sera secrète; tant de raisons lui font désirer, ainsi qu'à sa future compagne, qu'on ne cesse pas de croire Amédée et Aurore morts depuis long-temps; ils seront toujours Ambroise et Lucie, ils auront été mariés sous ces noms supposés, et ils iront dans un village peu fréquenté, éloigné des ruines et de l'ermitage, goûter dans une chaumière, après tant d'orages, toutes les douceurs du calme, de la paix, et de la tendresse la plus constante et la plus pure. Leur intérêt pour les jumeaux qui leur sont si chers, ne pourra que s'accroître; de temps en temps ils les verront, ils veilleront sur eux, ils chercheront, avec une persévérante sollicitude, à écarter tous les dangers qui pourroient les menacer; ils seront et leur père et leur mère, et peut-être un jour ces jeunes enfans leur devront-ils le bonheur de leur vie.

Aurore écoute avec ravissement tout ce qu'Amédée lui propose. Comment ses projets pourroient-ils être différens des siens? Elle le suit des yeux, le long de la montagne, et, pour la première fois, va se retrouver dans sa retraite avec des souvenirs bien doux et des espérances bien plus douces encore.

Le jour convenu avec le curé voisin de l'ermitage, Amédée et Aurore arrivèrent, à l'entrée de la nuit, dans la maison presque isolée de ce vieux et excellent pasteur. Ils avoient quitté leurs vêtemens ordinaires; des habits propres, mais très-simples, avoient remplacé la robe grise de l'ermite et la robe blanche de la grande dame. Les actes avoient été dressés sous les noms de Lucie et d'Ambroise; mais toutes les précautions avoient été prises pour que leur identité fût facilement reconnue avec Amédée et Aurore de Volenta. L'évêque, chez lequel le curé étoit allé, et que l'on avoit mis seul dans le

secret, avoit donné toutes les dispenses.

Minuit sonna; Aurore et Amédée suivirent le curé à l'église. La cloche de la paroisse n'annonça point la messe; les portes restèrent fermées; deux serviteurs du curé furent seuls introduits pour servir de témoins. Deux cierges éclairoient l'autel; le temple étoit dans l'ombre; aucun parfum ne fut brûlé; aucune fleur, aucun ornement ne paroient le sanctuaire; mais le bonheur descendoit du ciel sur Lucie et sur Ambroise, à la voix du prêtre qui, unissant leurs mains, prononçoit les paroles sacrées, et, répétant sur leurs fronts inclinés le signe du salut, les bénissoit au nom du Dieu qui récompense et les vertus et le malheur. L'auguste sacrifice termina la touchante cérémonie, et Ambroise et Lucie, au comble de leurs vœux, partirent, en sortant de l'église, pour le village où ils devoient fixer leur séjour.

CHAPITRE XIII.

La marquise de Florentino avoit fait en vain, pendant plusieurs années, toutes les recherches que la prudence avoit pu lui permettre, pour savoir ce qu'étoient devenus les enfans de feu son mari. Elle n'avoit pu rien découvrir. L'inquiétude étoit toujours dans son cœur, mais elle avoit renoncé à de nouvelles démarches.

Elle voyageoit depuis quelques jours avec sa fille dans les environs de la source du Téverone. Elle se promena à cheval dans les forêts voisines ; ce genre d'exercice lui plut; elle s'arrêta dans le village le plus rapproché de ces forêts qu'elle parcourut plusieurs fois dans différens sens, et souvent pendant plusieurs heures. Elle vit de loin des ruines im-

posantes ; elle fut curieuse de les visiter ; elle se dirigea vers la montagne que couronnoient ces monumens.

Jean et Marguerite étoient allés la veille à l'ermitage; la porte de la cellule en étoit fermée; ils avoient frappé à plusieurs reprises, personne ne leur avoit répondu. La chapelle étoit ouverte; ils y étoient entrés; elle étoit abandonnée ils étoient ressortis à la hâte; ils avoient appelé le père Ambroise; un silence absolu avoit régné autour d'eux. Ils avoient cherché dans le jardin, au milieu des rochers et des arbres qui l'environnoient ; tout étoit désert; le père Ambroise n'étoit pas dans l'ermitage; ils l'avoient attendu; le bon ermite n'étoit pas revenu ; ils l'avoient attendu encore, mais, la nuit étant très-proche, ils avoient regagné leur cabane, bien tristes et bien inquiets. La famille de Thadée avoit partagé leur peine et leur inquiétude. Ils avoient peu dormi; et, impatiens de voir cesser leur anxiété,

ils s'étoient levés de bonne heure, et étoient partis pour les ruines.

Ils les parcoururent en vain; ils visitèrent la chapelle, les cours, les galeries, la chambre de la dame Blanche ; ils montèrent à plusieurs étages, faillirent à s'égarer au milieu d'appartemens à demi détruits, s'avancèrent sur des voûtes presque éboulées, pénétrèrent dans plusieurs souterrains, appelèrent le père Ambroise et la dame Blanche ; partout le silence, partout la solitude.

Leurs alarmes furent vives; ils aimoient tant la dame Blanche et l'ermite ; les avoient-ils perdus pour toujours ? Ils revinrent à la chapelle, s'approchèrent des tombes, et s'avancèrent particulièrement vers celle sur laquelle ils avoient trouvé ce morceau de pain qui leur avoit été si nécessaire. Ils virent sur le marbre un billet à leur adresse. Avec quel empressement ils le saisirent! « N'ayez aucune inquiétude, « mes chers enfans, leur écrivoit le père

« Ambroise; la dame Blanche et moi, « nous vous reverrons bientôt; avant peu « de jours, nous vous embrasserons dans « votre cabane; nous vous aimons bien « tendrement. » — Jean et Marguerite baisoient avec transport le billet qu'ils venoient de lire, lorsque la marquise de Florentino et sa fille entrèrent dans la chapelle. La marquise va à eux, les regarde, est frappée de la beauté de leurs traits, éprouve un trouble involontaire; — « Qui êtes-vous, mes enfans? — Les « petits-fils de Thadée le bûcheron, « répondit Jean. — Où demeure votre « père? — Dans cette forêt, au-delà des « grands ravins. — Comment vous nom- « mez-vous? — Jean et Marguerite. — « Qu'êtes-vous venu faire dans ce château « abandonné? — Voir une dame Blanche « qui a demeuré long-temps dans ce châ- « teau, et qui aime beaucoup ma sœur et « moi. — Et qu'est-ce que c'est que la « dame Blanche? — Une grande dame

« vêtue de blanc, belle, blanche comme « sa robe, et dont la bonté ne se lasse « jamais. Elle paroît avoir beaucoup souf- « fert. C'est tout ce que nous en savons. « — Qu'est-elle devenue, cette grande « dame? — Nous l'ignorons; voilà la pre- « mière fois où nous sommes venus aux « ruines sans la trouver. Nous serions « bien affligés, si nous ne devions plus « la revoir. — Vous l'aimez donc bien, « cette dame Blanche? — Elle nous a té- « moigné tant d'affection! » — Le son de voix de Jean ajoutoit à la secrète agita- tion de la marquise. Elle s'approcha des tombes. Combien son trouble augmenta, lorsqu'elle lut sur plusieurs le nom de *Volenta!* Mais quel étonnement n'é- prouva-t-elle pas, en lisant sur le tom- beau le mieux conservé, l'inscription, *Amédée de Florentino et Aurore de Volenta sont réunis sous ce marbre!* Elle croyoit depuis long-temps qu'Aurore et Amédée n'existoient plus, qu'ils avoient

péri sous le fer d'une bande de brigands, et que le comte Antoine avoit hérité de la grande fortune de l'un et de l'autre. Comment se pouvoit-il, cependant, que leurs corps eussent été transportés dans ce château ruiné, et déposés dans le même tombeau? Elle s'empressa de montrer cette inscription à Constance, sa fille, que le comte Antoine avoit paru désirer vivement d'épouser; et, pendant que sa fille la lisoit, — « Y a-t-il long-temps que ces mots « ont été gravés sur ce marbre? — Nous « les y avons toujours vus. — Et ce billet « que vous paroissiez, vous et votre « sœur, baiser avec tant de plaisir, lors- « que je vous ai aperçus, pourrois-je « savoir de qui il est? — Du père Am- « broise, madame, répondit Jean avec « sa candeur ordinaire. — Demeuroit-il « aussi dans ces ruines, le père Am- « broise? — Non, madame, il habitoit « un petit ermitage éloigné d'ici de plus « de trois lieues, et assez voisin de la

« cabane de notre grand-père. Il nous a « appris, à ma sœur et à moi, à lire, à « écrire et à compter. Nous n'oublie- « rons jamais ce que nous lui devons. — « Puis - je voir ce billet? — Le voilà, « madame. » — De violens soupçons commencèrent à naître dans l'âme de la marquise. — « Votre père vit-il? — Oui, « madame. — Comment se nomme-t-il? « Victor. — Est-il bûcheron, comme Tha- « dée? — Oui, madame. — Et votre mère, « quel nom porte-t-elle? — On la nomme « Madeleine. — Avez-vous toujours ha- « bité ce pays? — Nous y sommes nés; « et nous ne sommes jamais sortis de « cette forêt. — Avez-vous des frères ou « des sœurs? — Non, madame. — A « quoi employez-vous votre temps? — « A prier le ciel pour notre mère, notre « père Victor, et nos deux grands parens, « à demander à Dieu qu'il nous les con- « serve, à les aider, à les servir, à les « aimer, à répéter les leçons du père

« Ambroise, à labourer sous les yeux de « Victor et de Thadée, à les imiter avec « courage. J'aide ma sœur dans ses tra- « vaux.—J'aide mon frère dans les siens, « dit Marguerite. » Et les deux jumeaux s'embrassèrent tendrement. Constance s'attendrit, la marquise fut émue; mais son émotion fut bien courte; l'ambition seule pouvoit imprimer à son âme des mouvemens durables, et déjà elle avoit de la peine à repousser une sorte d'inquiétude vague. — « Jean, quel âge avez- « vous? — Seize ans, madame. » — Les enfans de mon époux auroient le même âge, se dit à elle-même la marquise, et elle tressaillit involontairement; mais l'habitude de la dissimulation lui rendit à l'instant l'apparence du calme. — « Et « votre sœur? — Nous sommes nés le « même jour, nous sommes jumeaux. « — Jumeaux? » s'écrie la marquise avec vivacité; et elle retint un mouvement violent qui alloit l'entraîner. — « Donnez-

« moi votre main, mon enfant, » dit-elle à Marguerite. Elle souleva sa manche avec précipitation, vit un signe sur son bras droit, et pâlit. Les jumeaux étoient sans défense. La marquise appelle les trois domestiques qui l'avoient accompagnée; elle leur dit de la suivre, et, prenant Jean d'une main et Marguerite de l'autre, elle veut pénétrer dans les ruines; elle les parcourt à grands pas, désire de tout voir, de tout examiner, entre dans les galeries, descend dans les souterrains, parvient à la chambre d'Aurore. — « Qui logeoit « dans cette chambre? — La dame Blan- « che, » répondit Jean. — Et il commençoit, ainsi que Marguerite, à voir dans les yeux de la marquise un feu qui l'inquiétoit. Madame de Florentino laisse leurs mains, cherche dans tous les coins, espère de découvrir quelque lettre, quelque note, quelque indice, ne trouve rien, et s'irrite. Elle rentre dans les appartemens délabrés, regarde les jumeaux

d'un air sinistre, veut faire un geste, se retient. Jean et Marguerite ne la suivent plus qu'avec effroi. Ils regrettent leurs haches. On parvient dans une antique salle d'armes. Jean, qui l'avoit déjà vue plusieurs fois, et qui connoissoit toutes les issues du château, s'élance avec sa sœur dans un cabinet où il savoit que deux vieilles lances étoient couchées dans la poussière, en saisit une, donne l'autre à Marguerite, et tous deux s'échâppent dans une cour qui communique avec le bois. Les gens de la marquise les poursuivent par son ordre, veulent les arrêter; mais les jumeaux leur présentent, avec tant d'assurance, la pointe de leurs lances rouillées, et les menacent, avec tant d'audace, de les percer de leurs fers, qu'intimidés d'ailleurs par l'air de force et de noblesse qui brille dans les traits de Jean et de Marguerite, les domestiques de la marquise n'osent avancer; et, au moment où la marquise paroît elle-même

dans la cour, les jumeaux passent par une brèche, courent vers la forêt, s'y enfoncent, et disparoissent aux regards de la marquise courroucée, de ses gens stupéfaits, et de Constance qui, charmée de la beauté de Jean, l'avoit vu d'un œil bien différent que sa mère.

Les jumeaux s'étoient jetés dans une partie de la forêt presque opposée à la route de la cabane de Thadée; mais, familiers avec les environs des ruines, ils étoient facilement parvenus à gagner, de massif en massif, le chemin de leur demeure.

La marquise cacha avec bien du soin, devant ses gens, les véritables sentimens qui l'animoient. Elle traita les jumeaux de petits mauvais sujets qui ne méritoient pas les bontés qu'elle vouloit avoir pour eux, sortit des ruines, s'orienta de manière à retrouver aisément le côté du bois vers lequel elle avoit vu fuir Jean et Marguerite, remonta à cheval, et revint,

silencieuse et pensive, au village où elle s'étoit établie pour quelques jours.

Dès que les jumeaux furent arrivés chez leur mère, ils lui racontèrent, ainsi qu'à Victor, à Thadée et à Anna, tout ce qui venoit de leur arriver. Ils répétèrent les questions de la dame, et les réponses de Jean; ils parlèrent tout émus de la colère de la dame et ils montrèrent les vieilles lances dont ils avoient cru devoir se servir pour se préserver du danger qui paroissoit les menacer.

Ce récit alarma vivement Madeleine; elle craignit que cette dame, qui avoit tant interrogé Jean et Marguerite, ne fût une ennemie de leurs parens, que les jours de ses chers enfans ne fussent bientôt en danger, que leur asile ne fût découvert; elle attendit avec bien de l'impatience la première visite de Valli, pour lui confier son inquiétude, et convenir avec lui des démarches que leur prescriroit l'intérêt des jumeaux.

CHAPITRE XIV.

Le comte Godefroi d'Ellival et sa femme Emilie de Saint-Elme s'étoient établis à Rome depuis un grand nombre d'années. Ils avoient deux enfans, Rodolphe et Léopoldine. Le comte Godefroi et la comtesse n'avoient rien négligé pour donner à leur fils et à leur fille les talens les plus brillans; ils avoient eu recours aux maîtres les plus habiles, et leurs désirs à ce sujet avoient été remplis. Rodolphe et surtout Léopoldine étoient cités pour leur manière de danser et de se présenter dans le monde. Rodolphe jouoit très-bien du violon, et montoit à cheval avec beaucoup de grâce. Léopoldine avoit une très-belle voix, chantoit avec autant de goût que d'expression, étoit très-forte sur le

piano, et avoit fait beaucoup de progrès dans la peinture. Mais on s'étoit fort peu occupé de la partie la plus importante de leur éducation. Emilie avoit eu occasion de voir souvent la marquise de Florentino; l'esprit et les manières de la marquise l'avoient facilement séduite; elle s'étoit liée intimement avec elle; la légèreté de son caractère, son goût naturel pour la dissipation, l'avoient d'ailleurs entraînée. Les plaisirs avoient seuls des charmes pour elle; elle n'étoit guère dans sa maison que pour y recevoir beaucoup de monde; et, lorsque sa fille ne la suivoit pas au milieu des spectacles et des fêtes, elle la confioit à de jeunes femmes-de-chambre dont les principes et la conversation étoient peu propres à former convenablement l'esprit et le cœur de Léopoldine. D'un autre côté, Rodolphe avoit été abandonné de bonne heure à lui-même. Son père, très-souvent absent et occupé de grandes affaires, n'avoit jamais donné une attention

sérieuse à son éducation, et la comtesse Emilie n'avoit pas même songé à tâcher de remplacer à ce sujet le comte Godefroi.

Leurs parens, le comte d'Ellival et Caroline d'Amance s'étoient fait remarquer par une conduite bien différente à l'égard de leurs enfans, Charles et Adélaïde. Les environs de Hyères, en Provence, leur étoient trop chers, pour qu'ils n'eussent pas résolu d'abord, après leur mariage, d'y fixer leur séjour. Ils y avoient acheté une terre considérable et une belle habitation sur une hauteur voisine du Gapeau.

LETTRE

De la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte de.....

« Je vous remercie, ma chère cousine, « du désir que vous avez bien voulu me « témoigner d'être informée de tout ce « qui peut nous intéresser, M. le comte « d'Ellival et moi. J'accepte avec bien de « la reconnoissance la proposition d'une « correspondance qui, à tous égards, « me sera bien agréable. Nous menons « auprès de Hyères une vie bien heu- « reuse. Ma mère est avec nous, et notre « excellent ami M. Dulac est bien décidé « à ne jamais nous quitter. Vous con- « noissez l'histoire de Gervais et de Thé- « rèse. Ils sont établis dans la jolie petite « maison qui appartenoit à Mathurine, « cette femme si bonne et si respectable, « qui m'a servi de seconde mère, et dont

« je vous ai souvent entretenue. Ils ont
« toujours bien de l'attachement pour
« nous; ils viennent nous voir presque
« tous les jours, et M. d'Ellival, ma
« mère, M. Dulac et moi, nous aimons
« à diriger notre promenade du côté de
« leur maison. Nous y prenons du lait
« avec ces bonnes gens qui sont ravis de
« nous voir chez eux. Ils ont deux enfans
« charmans, que mon mari et moi, nous
« avons nommés. L'aîné s'appelle Ger-
« main, et la cadette Charlotte. J'éprouve
« une satisfaction bien douce quand je les
« vois jouer avec mon fils et ma fille qui
« sont à peu près de même âge. Combien
« de souvenirs se pressent dans ma tête,
« ou plutôt dans mon cœur, lorsque je
« vois ces quatre enfans courir, folâtrer,
« rire aux éclats, se livrer à tous les mou-
« vemens de leur joie si vive et si naïve,
« dans ces champs fleuris où j'ai tant
« souffert, et où j'ai été et je suis encore
« si heureuse! Je m'assieds sur une berge,

« et je les regarde avec attendrissement
« se rouler sur l'herbe épaisse de cette
« prairie où j'ai répandu tant de larmes.
« Mon mari, qui devine si aisément tout
« ce qui se passe dans mon âme, s'assied
« auprès de moi, me prend par la main,
« m'embrasse ; et lorsque nos enfans re-
« viennent vers nous et se jettent dans
« nos bras, avec quelle tendresse nous les
« caressons ! »

LETTRE

De la même à la même.

« Voilà plus de trois ans, ma chère « cousine, que notre correspondance a « commencé, et cependant j'y trouve un « nouveau plaisir. Puisse-t-elle vous être « aussi agréable qu'à moi!

« Nous avons mené hier nos enfans à « l'ermitage de la Vierge. Nous avons « laissé nos voitures un peu au-delà de « la ville de Hyères, et nous sommes « montés à pied. Mon mari me donnoit « le bras, Dulac le donnoit à ma mère. « Mes enfans nous précédoient; ils avoient « avec eux Germain et Charlotte : d'El- « lival et moi nous nous arrêtions à cha- « que instant. Chaque arbre, pour ainsi « dire, nous rappeloit un souvenir si « touchant!

« Nos enfans et ceux de Thérèse nous

« pressoient beaucoup de hâter nos pas;
« on leur avoit beaucoup parlé d'une cé-
« rémonie qui devoit avoir lieu dans l'é-
« glise de l'ermitage ; la cloche sonnoit :
« tous les sentiers qui aboutissoient à l'é-
« glise, en serpentant le long de la mon-
« tagne, étoient remplis de personnes
« qui s'empressoient de s'y rendre : nous
« sommes arrivés. A peine avons-nous
« été placés dans une chapelle voisine du
« sanctuaire, où nous a conduits l'esti-
« mable ermite qui paroît toujours avoir
« tant de plaisir à nous revoir, que nous
« avons vu sortir du cloître du couvent,
« de jeunes enfans et de jeunes filles vêtus
« de blanc, et couronnés de fleurs. Ils se
« sont avancés sur deux lignes, et se sont
« rangés dans la nef. L'innocence et la
« candeur étoient peintes sur leurs jolies
« figures. Ils se sont mis à genoux. Ils
« ont incliné leurs têtes charmantes. Nos
« enfans étoient émus. Une rougeur plus
« vive qu'à l'ordinaire coloroit leurs vi-

« sages. Ils paroissoient ressentir plus « profondément cet amour que mon mari « et moi nous ne cessons de leur inspirer « pour l'auteur de tout ce qui est bien. Je « remerciois Dieu du succès de nos soins. « Des voix douces et mélodieuses ont en- « tonné de saints cantiques. Le vieux « évêque de....., entouré de respectables « pasteurs et de jeunes lévites, a offert au « Très-Haut l'auguste sacrifice. S'avan- « çant ensuite vers ces jeunes enfans, « auxquels un nouveau sacrement alloit « être donné, il leur a parlé des bien- « faits sans cesse renaissans de leur père « céleste ; ôtant sa mître pontificale, « découvrant ses cheveux blanchis par « quatre-vingts hivers, tendant vers ses « néophites ses mains paternelles, que « soutenoient deux diacres, il a prononcé « les vœux solennels qu'il faisoit pour « eux, a supplié le Très-Haut de les ani- « mer à jamais de son esprit de paix et « de charité, leur a souhaité les grâces

« divines, a descendu les marches du « sanctuaire, a répandu l'huile sainte sur « leurs fronts, et, au moment de se sé- « parer d'eux et de terminer les rites sa- « crés, les a trois fois bénis, appuyé sur « son bâton pastoral.

« Tous les sentimens qui faisoient pal- « piter les jeunes cœurs de ces enfans « confirmés dans leur affection pour Dieu, « passoient dans l'âme de Charles, d'Adé- « laïde, de Germain et de Charlotte. « Combien d'Ellival, ma mère, Dulac et « moi, nous jouissions de l'heureux effet « produit dans leurs cœurs si aimans par « ce spectacle, où la vertu touchante d'un « patriarche adoré venoit de ranimer « toutes les idées, ou, pour mieux dire, « toutes les affections religieuses !

« En descendant la côte de l'ermitage, « nos enfans paroissoient encore pénétrés « de ce qu'ils avoient vu et entendu. Ils « ont pris nos mains, ont peu parlé, « nous ont récité le soir presque toutes

« les phrases du discours de l'évêque; et,
« pendant qu'ils nous les répétoient, leurs
« yeux étoient mouillés. Ils ont voulu
« revoir le bon prélat; et, comme nous
« allions partir le lendemain pour les con-
« duire chez lui, ce vénérable vieillard est
« arrivé. Nos enfans l'ont entouré, lui ont
« demandé de les bénir, comme il avoit
« béni les jeunes enfans de l'ermitage;
« et, lorsqu'après les avoir beaucoup ca-
« ressés et leur avoir parlé de Dieu, il a
« pris congé de nous, ils lui ont témoigné,
« avec toute la candeur de leur âge, com-
« bien ils l'aimoient, combien ils se sou-
« viendroient de ce qu'il venoit de leur
« dire, et combien ils tâcheroient de mé-
« riter toujours son affection. »

LETTRE

De la même à la même.

« Quelle peine n'aurez-vous pas, ma « chere cousine, à reconnoître nos en- « fans, lorsqu'ils auront le bonheur de « vous revoir ! Charles a maintenant bien « près de dix ans. Il est grand, fort, et « je crois qu'il deviendra un très-bel « homme. Il ressemble déjà beaucoup à « son père.

« D'Ellival ne néglige rien pour son « éducation, ni pour son instruction. « Dulac qui aime Charles presque autant « que mon mari, consacre tout son « temps à aider d'Ellival dans ces soins « sacrés pour un père. Mon mari ne s'oc- « cupe pas moins de l'instruction de ma « fille, quoiqu'il la dirige différemment, « et l'étende beaucoup moins; et com- « bien de fois il se réunit à moi pour « son éducation ! On vante beaucoup la

« beauté d'Adélaïde; mais j'espère que « sa bonté sera encore plus chérie, que « sa taille, ses traits, son teint et sa grâce « naturelle ne seront admirés. Elle ne « me quitte que pour être auprès d'Ellival « ou auprès de ma mère, qui n'est bien « heureuse que lorsqu'elle voit autour « d'elle ses petits enfans. Charles et Adé- « laïde nous aiment tendrement; ils dési- « rent d'être aimés, et ils y parviennent. « Ils sont fort attachés l'un à l'autre, et ils « chérissent beaucoup leurs jeunes com- « pagnons, Germain et Charlotte, que leur « attachement, ou plutôt leur adoration « pour eux, rendroit seule si intéressans.

« D'Ellival conduit souvent mes en- « fans, et surtout son fils, au milieu des « grandes montagnes qui environnent la « belle plaine de Hyères. Il leur en fait « remarquer les différentes hauteurs, les « formes générales, les contours, les dou- » ces ondulations, ou les pentes rapides. Il « leur en montre la disposition, les liai-

« sons, les chaînes. Il les mène dans le « fond des vallées qui séparent ces mon- « tagnes, et les fait gravir ensuite jusqu'au « plus haut des rochers qui en composent « l'intérieur, et en couronnent les faîtes. « Leur apprenant à mesurer les surfaces « des terrains qu'ils parcourent, la masse « des substances qu'ils rencontrent, les « distances qu'ils ne peuvent franchir, les « hauteurs auxquelles ils ne peuvent at- « teindre, il leur fait trouver eux-mêmes « l'éloignement d'une montagne à une au- « tre, la supériorité d'un pic sur ceux qui « l'avoisinent, la profondeur d'un vallon « creux dans lequel ils ne peuvent pas « descendre. Il les accoutume à recon- « noître la différente nature des terrains. « Il suit avec eux les lits des torrens, « lorsque, après quelques jours de beau « temps, les eaux se sont écoulées; il re- « monte jusqu'à leurs sources ; il leur « fait reconnoître la grandeur des blocs, « le nombre et l'épaisseur des couches,

« leur position presque verticale, ou « horizontale, ou plus ou moins inclinée, « la variété ou l'uniformité des substances « qui les composent; les cailloux roulés « par les eaux, les terres entraînées, les « roches découvertes. — C'est ainsi, leur « dit-il, que les montagnes s'abaissent, « et que les plaines s'élèvent; c'est ainsi « qu'une grande partie de ce beau terri- « toire que vous avez sous les yeux, a été « assez exhaussé pour échapper aux eaux « de la mer qui le couvroit. — Je les ac- « compagne quelquefois dans ces courses, « où le plaisir amène l'instruction, où leur « corps se fortifie, où leurs connoissances « s'accroissent, où leur esprit se déve- « loppe et se familiarise avec les grandes « pensées. Ils me répètent les leçons de « leur père qui sourit à leurs succès. « Je partage leur naïve reconnoissance; « et ce nouveau sentiment répand dans « leurs âmes tendres le germe de bien « des vertus.

« Dans un des beaux jours que nous ve-
« nons d'avoir, nous étions montés avec
« eux au sommet d'une des plus hautes
« montagnes des environs de Hyères.
« Ma mère et Dulac étoient avec nous.
« Nos enfans ramassoient des fragmens
« de rochers et se les montroient l'un
« à l'autre. Nous étions assis à l'entrée
« d'une petite grotte. Nous jouissions du
« magnifique spectacle que nous pré-
« sentoient la mer, les îles, les monts
« garnis de pins, et la plaine couverte
« d'oliviers, d'orangers et de myrthes.
« Nos enfans, revenus autour de nous,
« éprouvoient comme nous de douces
« émotions. Un orage formé avec rapi-
« dité est venu fondre sur la montagne.
« Nous avons trouvé un asile dans la
« grotte. Le tonnerre éclatoit avec force;
« les éclairs brilloient; d'épaisses nappes
» d'eau tomboient des nuages; la foudre
« nous a paru frapper un grand arbre placé
« presque au sommet d'un pic. Charles

« causoit tout bas avec sa sœur; il ne « croyoit pas être entendu ; il lui rappe- « loit tout ce que leur avoit dit son père « de la nature des orages, de l'électri- « cité, de l'eau des mers qui, élevée en « vapeurs par la chaleur du soleil, se « condense en nuages, tombe en pluie, « roule en torrens, forme les ruisseaux, « et, de pente en pente, se jetant des « ruisseaux dans les rivières, et des ri- « vières dans les fleuves, revient dans le « bassin des mers d'où elle s'étoit éva- « porée. Ma mère étoit enchantée, Dulac « et d'Ellival regardoient nos enfans avec « un contentement bien difficile à dé- « crire ; et, pénétrée des affections les plus « douces, je ne pouvois que presser ten- « drement la main de mon mari.

« Hier d'Ellival s'est embarqué avec « Charles. Il a passé plusieurs heures sur « la mer avec lui. Il le mène souvent « dans de petits bâtimens, lui en expose « la construction, lui en indique les

« différentes parties, lui en nomme les « agrès, lui en explique les manœuvres, « lui montre l'application des principes « de mécanique qu'il développe et dé- « montre, lorsque, dans son cabinet et « plus souvent à l'ombre de beaux arbres, « il l'entretient des parties les plus inté- « ressantes et les plus utiles des sciences. »

LETTRE

De la même à la même.

« Votre complaisance est infatigable, « ma chère cousine. Vous ne vous lassez « pas de vouloir que je vous entretienne « de ma famille. Combien je suis recon- « noissante de cette marque si heureuse « pour moi de votre amitié !

« Charles a maintenant quatorze ans. « Nous sommes chaque jour plus con- « tens de lui et de sa sœur. Voilà près « d'un mois que nous jouissons de la plus « belle des saisons. D'Ellival, fidèle au « plan qui lui a déjà si bien réussi, ne « laissera échapper aucune circonstance « du printemps, de l'été ou de l'au- « tomne, sans l'employer au progrès de « l'instruction de nos enfans. Le temps « des fleurs et celui des fruits lui servent « à leur faire connoître les végétaux dont « la terre est parée, à distinguer les mois-

« sons qui se succèdent avec rapidité.
« C'est dans ce même temps où les in-
« sectes se développent, se métamorpho-
« sent et se reproduisent, où les poissons
« s'approchent des rivages pour frayer, où
« les oiseaux voyageurs arrivent en trou-
« pes nombreuses, où les oiseaux séden-
« taires chantent dans les bocages, qu'il
« satisfait l'ardeur de Charles et d'Adélaïde
« pour l'étude de l'histoire naturelle des
« animaux qui peuplent et les eaux, et la
« terre, et les airs.

« C'est alors qu'il leur lit avec cet en-
« thousiasme qui s'empare si aisément de
« l'âme de ceux qui l'écoutent, les plus
« beaux morceaux de ceux qui ont peint
« ou chanté la nature, qu'il élève leur
« imagination, qu'il forme leur goût,
« qu'il les enflamme de l'amour des lettres.

« Avant-hier j'étois assise au bord du
« grand étang, sur un gazon fleuri, en-
« tourée de pêchers en fleurs, d'aubépi-
« nes, de grenadiers. Je voyois de loin

« d'Ellival et mes enfans pêchant dans une « petite nacelle. Mon cœur n'éprouvoit « que des sentimens affectueux ; toutes « mes idées étoient riantes, j'étois bien « heureuse. Je rappelois ces journées de « printemps où, au milieu des fleurs et « de la verdure, je rêvois sur le bord du « lac de Neufchâtel. Je pensois aux soins « que prenoient de moi les habitans de la « chaumière voisine. J'étois bien malheu- « reuse alors ; mais le souvenir de ces « douleurs, depuis long-temps passées, « ne faisoit qu'ajouter une sorte de charme « inexprimable à la félicité dont, sous les « yeux de mon mari et de mes enfans, je « goûtois la pure volupté. Je le voyois ce « d'Ellival que j'avois tant pleuré. Je tou- « chois le rivage auprès duquel j'avois « voulu donner ma vie pour lui. J'enten- « dois mon nom prononcé avec l'accent « de la plus vive tendresse par deux en- « fans dignes de leur père. Je contemplois « avec délices, à côté de ce père adoré,

« ces gages si chéris de l'amour éternel « d'Ellival et de Caroline : rien ne me pa- « roissoit comparable à cet état de béati- « tude céleste.

« Gervais et Thérèse sont venus près « de moi. Leurs enfans étoient avec eux ; « ils sont de l'âge des miens. Germain et « Charlotte m'ont offert des oranges et « des couronnes de fleurs d'oranger. — « Madame, m'a dit Thérèse, mes enfans « ont une grande grâce à vous demander, « ne les refusez pas, vous feriez le mal- « heur de leur vie. Ne refusez pas leur « pauvre mère ; daignez vous souvenir « de l'affection que vous lui avez témoi- « gnée dans sa patrie, sur les bords du « lac de Neufchâtel. Elle n'a plus que « vous pour protectrice, madame ; vous « êtes tout pour elle, pour son Gervais, « pour ces enfans que vous aimez; vous « êtes toute sa famille. Ils n'osent pas, « ces enfans, vous dire tout ce qu'ils dé- « sirent ; Gervais ne l'ose pas davantage ;

« vous avez toujours eu tant de bontés
« pour nous ; nous craignons d'abuser de
« votre attachement, de votre bienfai-
« sance. M. Charles et mademoiselle Adé-
« laïde sont grands maintenant, bientôt
« ils quitteront ce pays, vous le quitterez
« peut-être aussi, vous et M. le comte. Que
« deviendront Germain et Charlotte sans
« vos fils et sans vous ? Ils ont été les com-
« pagnons de leur enfance, ils ont partagé
« tous leurs jeux ; vous l'aviez permis, ma-
« dame. Ils ont pour eux tant d'amitié ;
« ils mourront de chagrin, quand ils ne
« les verront plus. Oh ! madame, or-
« donnez que nos enfans ne quittent ja-
« mais les vôtres ; qu'ils puissent à chaque
« instant se dévouer et se sacrifier et pour
« eux et pour vous. Quelquefois ils vien-
« dront revoir votre Thérèse et son Ger-
« vais. Ils nous parleront de vous et de
« votre famille. Vous nous les amenerez
« vous-même, et chaque jour nous vous
» bénirons. Vous ne serez jamais long-

« temps sans visiter cette contrée, c'est « celle de votre bonheur, c'est le pays « de tant d'heureux que vous avez faits, « vous et M. le comte ; et lorsque nous « devrons quitter ce monde, mon Gervais « et moi, nous nous en irons tous deux, « sans inquiétude pour nos enfans ; ils « seront auprès des vôtres. Vous vous « attendrissez, madame. Mes enfans, « Gervais, tombons à ses genoux, le bon- « heur ne fuira pas loin de nous, et « notre vieillesse sera heureuse, comme « nous l'avons été jusqu'à ce jour. — Je « fondois en larmes, j'ai embrassé Thé- « rèse, j'ai pressé la main de Gervais, j'ai « serré dans mes bras Germain et Char- « lotte. — Non, ma chère Thérèse, non, « jamais nous ne nous séparerons ; com- « ment avez-vous pu en concevoir la « crainte ? Germain ne quittera jamais « Charles, et Charlotte ne quittera jamais « Adélaïde. Je vous réponds du consen- « tement d'Ellival et de celui de ma mère.

« Vous-même et votre mari, vous serez
« toujours avec nous; nos familles sont
« à jamais unies. — D'Ellival est arrivé
« avec Adélaïde et Charles. Ils ont vu les
« larmes de joie que nous répandions; je
« leur ai raconté ce qui venoit de se passer.
« Ellival m'a embrassé et a tendu la main
« à Thérèse et à Gervais. Mes enfans se
« sont jetés tout joyeux dans les bras des
« enfans de Thérèse qui pouvoient à peine
« supporter les tendres émotions qu'ils
« éprouvoient. Charles a adopté Germain;
« Adélaïde a adopté Charlotte; d'Ellival
« a béni ces quatre enfans si intéressans
« et si bons. Gervais vouloit embrasser
« les genoux du comte; Thérèse étoit
« près de se trouver mal, et ma mère et
« Dulac, qu'un heureux hasard a amenés,
« ont partagé et augmenté bien vivement
« tout ce que nous ressentions de touchant
« et d'heureux. »

LETTRE

De la même à la même.

« Lorsque d'Ellival, toujours fidèle à « son plan d'instruction, veut rappeler à « mes enfans les leçons d'histoire qu'il « leur a données, et en faire naître ces « grands résultats aussi importans pour la « morale privée que pour la politique des « peuples, il aime à les mener auprès des « ruines que présentent les environs de « Hyères Il visite avec eux celles qui sub- « sistent encore sur le bord de la mer, « auprès de la presqu'île de Gien, et « celles qui couvrent la montagne sur le « penchant de laquelle la ville a été bâtie.

« Je les accompagne souvent dans ces « promenades si intéressantes pour moi. « La dernière fois où je suis allée m'as- « seoir avec eux sur les débris de l'antique « château du bon roi René, je me suis

« reposée sur la même pierre que le jour « où d'Ellival me parla avec tant d'affec- « tion, très-peu de temps après sa pre- « mière arrivée dans ce pays. Je la recon- « nois si aisément cette pierre. Puisse-t- « elle durer long-temps! Puisse-t-elle « rappeler long-temps à mes petits-neveux « le bonheur de Caroline!

« D'Ellival avoit fini de s'entretenir « avec Charles et Adélaïde. Il est venu « auprès de moi. Nos enfans étoient à nos « pieds sur une herbe touffue. Le soleil « brilloit de tout son éclat; un vieux « mur, couvert de plantes sauvages, nous « garantissoit de ses rayons; la mer res- « plendissoit de feux; la campagne se dé- « ployoit sous nos yeux émaillée de fleurs « et de verdure; l'air étoit calme et em- « baumé; le spectacle étoit magnifique. « L'imagination du comte s'est animée; « ses pensées ont pris un grand caractère; « il a parlé avec éloquence; on l'auroit « cru inspiré. Ses enfans et moi nous l'ad-

« mirions en silence. Charles et Adélaïde « paroissoient partager son enthousiasme. « Tout ce qu'il a dit s'est gravé dans leur « mémoire en traits ineffaçables. Il s'est « arrêté, et est devenu pensif. Ma main » étoit dans la sienne. Mes enfans l'écou- « toient toujours. Sa vue s'est portée sur « les ruines d'un couvent, qui se mon- « troient au milieu des rochers et des « herbes, à quelque distance au-dessous « de nous. Ces décombres lui ont rappelé « le monastère de Saint-Bruno, les mal- « heurs du jeune novice et ses propres « douleurs. — Pauvre jeune homme! a- « t-il dit; il n'a pas, comme moi, re- « trouvé le bonheur. — Et sa main trem- « bloit, et un trouble involontaire com- « mençoit à s'emparer de lui. Ses enfans « et moi, nous nous sommes précipités « dans ses bras. Les souvenirs funestes se « sont dissipés, les idées tristes se sont « évanouies, et, debout sur le sommet « du mont, une joie céleste peinte sur

« sa figure, son cœur palpitant de plaisir,
« présentant, pour ainsi dire, sa femme,
« son fils et sa fille, au souverain dispen-
« sateur des destinées, avec quelle ardeur
« il a remercié le ciel de tout le bonheur
« dont il jouissoit! Comme nous l'entou-
« rions, comme nous nous pressions au-
« tour de lui; et avec quelle ferveur, te-
« nant une de nos mains dans les siennes,
« et tendant l'autre vers l'être des êtres,
« nous joignions notre prière silencieuse,
« mais bien vive, à tous les nobles vœux
« qu'il formoit pour nous! »

LETTRE

De la même à la même.

« Hier, ma chère cousine, étoit l'anni-
« versaire de ma naissance. D'Ellival me
« proposa de me promener seule avec lui.
« Il me mena le long des bords du torrent
« qui coule derrière le vieux château.
« C'est auprès de ce torrent qu'est située
« une grotte dont je vous ai plus d'une fois
« entretenue, et où d'Ellival m'avoit, pour
« la première fois, parlé de son amour.
« Nous nous sommes avancés vers cet
« asile. D'Ellival souricit. L'entrée en
« étoit ornée de guirlandes de verdure.
« Son intérieur étoit paré de rameaux d'o-
« ranger, chargés de fleurs odoriférantes,
« et de beaux fruits couleur d'or. On
« voyoit mon nom tracé en roses dans le
« fond de la grotte. Ma mère, Dulac, mes
« enfans, Gervais, Thérèse, Germain et

« Charlotte sont venus au-devant de nous « avec des bouquets. Ils nous ont adressé « leurs vœux, avec une expression de « joie, de félicité et d'affection qui a pé- « nétré jusqu'au fond de nos âmes. Un « déjeûner étoit servi sur une table au- « tour de laquelle nous nous sommes « tous placés. Combien de souvenirs ont « ajouté à l'émotion que j'éprouvois ! Que « d'Elfival étoit heureux ! Que nous jouis- « sions tous et de notre bonheur, et du « bonheur de ceux qui nous entouroient ! « Puisse cette douce journée être long- « temps rappelée par nos enfans ; et puis- « sent-ils recevoir de leurs arrière-petits- « fils un témoignage aussi touchant de « dévouement et de tendresse !

LETTRE

De la même à la même.

« Nous allons, ma chère cousine,
« quitter pour quelque temps le séjour
« de Hyères. C'est un grand sacrifice que
« nous faisons au bonheur de nos enfans.
« Charles a maintenant plus de quinze
« ans. Mon mari croit nécessaire qu'il
« voyage pour perfectionner son éduca-
« tion et son instruction; mais il veut
« l'accompagner, l'aider de ses conseils,
« et continuer de diriger ses études. Je
« ne saurois vivre éloignée d'Ellival; je
« le suivrai, et je menerai ma fille avec
« moi. Ma mère et Dulac nous accom-
« pagneront; Germain et Charlotte seront
« du voyage. Charles ne peut pas se passer
« de Germain; et Adélaïde seroit bien
« affligée si elle n'avoit pas Charlotte avec

« elle. Nos arrangemens sont terminés, » et nous partirons avant très-peu de « jours. Gervais et Thérèse seront bien « tristes après notre départ sans doute; « leurs enfans leur écriront souvent, ils « nous donneront de leurs nouvelles, nous « les reverrons bientôt. Mais pourquoi « se sépare-t-on, quand on a tant de « plaisir à être ensemble?

« Nous avons eu hier une cérémonie « religieuse et une solennité de famille « qui a produit sur nous, et particuliè- « ment sur mes enfans, des impressions « bien profondes. Quel fruit ne retire- « ront-ils pas du souvenir de cette « journée, dans toutes les circonstances « où la providence divine pourra les « placer?

« Dans le temps où d'Ellival, revenu à « Hyères avec ma mère, croyoit que « j'avois cessé de vivre, et ne trouvoit de « consolation que dans la mort qu'il « voyoit s'avancer pour le joindre à moi,

« il acheta dans une vallée voisine de « l'ermitage, un champ où devoient être « placés son tombeau et le mien. Il en « confia la garde et le soin à deux jeunes « époux qu'il établit dans une maison voi- « sine, et auxquels il fit présent d'une « propriété considérable. Il a voulu, avant « de partir, faire consacrer ce champ de « la tombe, qu'ombragent maintenant de « jeunes arbres plantés par ses ordres au « moment où il croyoit y reposer bien- « tôt auprès de moi. Il a souhaité que mes « enfans assistassent à cette pieuse et frap- « pante cérémonie. J'ai désiré, ainsi que « Dulac et ma mère, de l'y accompagner; « il a peu insisté pour nous en détourner. « Gervais, Thérèse, Germain et Char- « lotte nous ont suivis. Nous nous sommes « avancés en silence vers ce champ qui doit « être notre dernière demeure. Le soleil « étoit déjà couché, et la lune commençoit « d'éclairer l'horizon. On avoit dressé au « milieu de cette terre de paix un autel de

« gazon, sur lequel on avoit placé une « croix, et autour duquel on avoit allumé « des cierges. Les honnêtes cultivateurs, « chargés de soigner ce champ de repos, « nous attendoient auprès des pins et des « oliviers qu'ils ont plantés. Le curé, re- « vêtu de la tunique blanche et de l'étole « violette, a commencé la prière que « nous avons répétée à genoux sur les « marches de cet autel rustique. Il a pris « l'eau lustrale, l'a répandue autour du « champ, auprès de l'autel, sur nous, et « sur l'endroit que recouvre depuis long- « temps la pierre sépulcrale. L'encens a « brûlé. L'air étoit calme ; la fumée s'é- « levoit vers les nuages. Nos enfans et « ceux de Thérèse ont répandu des roses « blanches sur la pierre funéraire. Les « échos répétoient les accens vénérables « du pasteur. Il a élevé sa main, et in- « voqué les bénédictions du ciel et pour « nous, et pour les enfans de nos enfans, « jusques à la dernière génération. Alors

« d'Ellival s'est levé ; il a pris par la main
« Charles et Adélaïde ; il les a conduits
« auprès de la tombe. — Mes chers enfans,
« leur a-t-il dit, c'est ici que vous dépo-
« serez un jour votre père et votre mère.
« Ici vous viendrez prier sur leur dé-
« pouille mortelle ; ici vos enfans vien-
« dront prier sur vos restes inanimés. —
« Et sa voix s'est altérée, et il a eu besoin
« de faire un grand effort sur lui-même
« pour pouvoir continuer. — C'est dans
« le sein de cette terre sacrée que les
« d'Ellival trouveront le repos. Puissent-
« ils, toujours bons, toujours vertueux,
« toujours fidèles à leurs devoirs, descen-
« dre sans inquiétude dans ce tombeau,
« laisser une mémoire honorée parmi
« les hommes, et jouir dans un meilleur
« monde d'une félicité éternelle ! Mes
« enfans, n'oubliez jamais les vœux que
« forme pour vous votre père dans ce
« moment solennel et sur les bords de
« la tombe qui doit s'ouvrir un jour pour

« lui. — Et il a serré ses enfans contre « son sein paternel. Charles et Adélaïde « étoient suffoqués; j'ai couru à eux, je « les ai soutenus. Ma mère et Dulac nous « ont à l'instant environnés; j'avois besoin « de leur secours. Gervais, Thérèse, « Germain, Charlotte, les cultivateurs « embrassoient nos genoux; le respectable « curé nous bénissoit de sa main trem- « blante. Il est impossible de décrire tout « ce que nous éprouvions.

« D'Ellival, reprenant tout son cou- « rage, nous a entraînés tous vers l'autel; « la voix pastorale du curé a ramené un « peu de calme dans nos âmes; nos lar- « mes ont arrosé le champ de la tombe, « elles ont soulagé nos cœurs oppressés; « et lorsque nous avons quitté ce champ « où nous venions d'avoir des émotions « si vives, nos affections étoient fortes, « mais paisibles; nos idées mélancoliques, « mais douces; nous nous parlions peu, « mais nous nous regardions avec atten-

« drissement ; ce que nous ressentions « avoit un très-grand charme, et nous « goûtions plus que jamais le bonheur « d'aimer et celui d'être aimé. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES.

Pages

Chapitre I. 1
Lettre de Julie à madame la marquise de Florentino. 6
Seconde lettre de la même à la même. 10
Chapitre II. 12
Chapitre III. 22
Chapitre IV. 29
Chapitre V. 38
Chapitre VI. 45
Chapitre VII. 47
Chapitre VIII. 60
Chapitre IX. 64
Première lettre du père Ambroise au commandeur d'Andrésy. 74
Seconde lettre du même au même. 82
Troisième lettre du même au même. 93
Quatrième lettre du même au même. 102
Cinquième lettre du même au même. 111
Sixième lettre du même au même. 119
Septième lettre du même au même. 122

Pages

Chapitre X. 64
Chapitre XI. 156
Chapitre XII. 163
Chapitre XIII. 167
Chapitre XIV. 179
Lettre de la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte. 182
Lettre de la même à la même. 185
Lettre de la même à la même. 190
Lettre de la même à la même. 197
Lettre de la même à la même. 204
Lettre de la même à la même. 208
Lettre de la même à la même. 210